BnF Gallica

Mercure galant

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

. Mercure galant. 1682-09.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

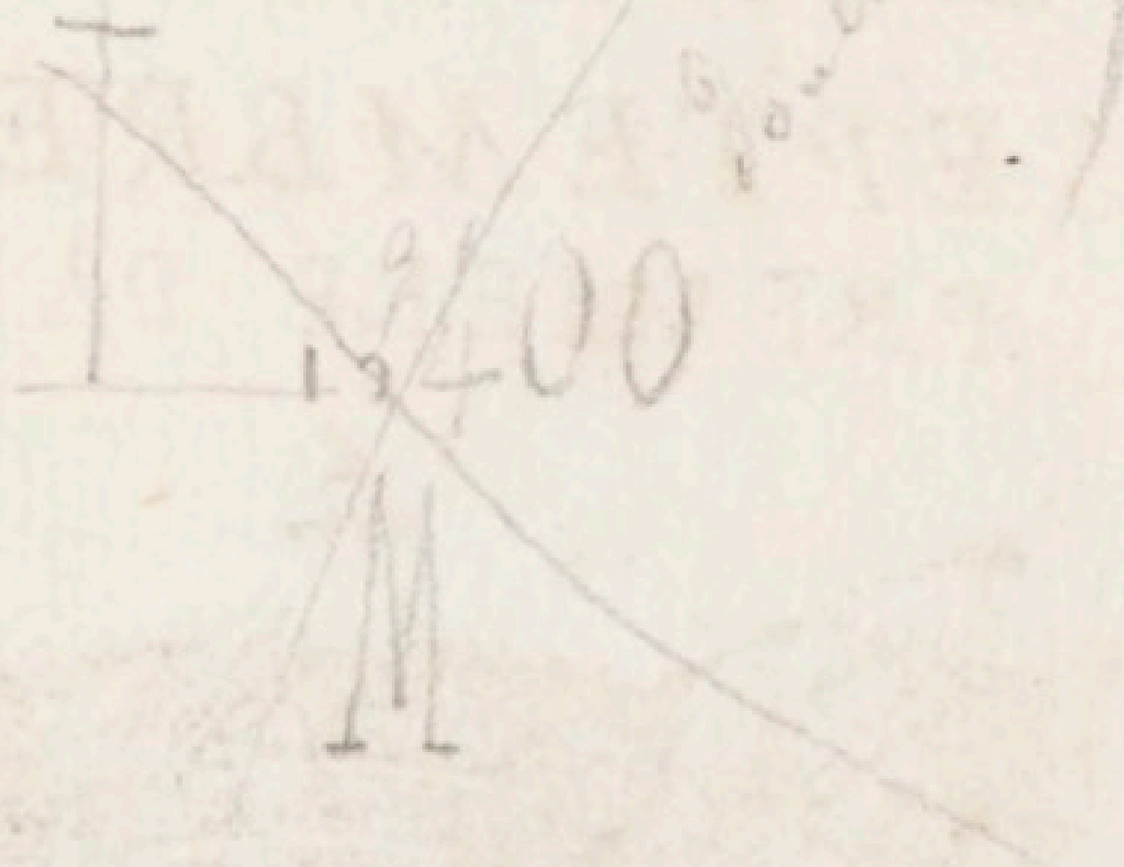
7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Uu

(mq. 6d planch.)

(78)



Ua 1813

MERCURE

GALANT

DEDIE' A MONSEIGNEUR

LE DAUPHIN.

SEPTEMBRE 1682.

PREMIERE PARTIE.

A PARIS,
AV PALAIS.

Non-R-8042

ON donnera toûjours un Volume nouveau du Mercure Galant le premier jour de chaque Mois, & on le vendra, auſſi-bien que l'Extraordinaire, Trente ſols relié en Veau, & Vingt-cinq ſols en Parchemin.

A PARIS

Chez G. DE LUYNE, au Palais, dans la Salle des Mercers, à la Juſtice.

Chez C. BLAGEART, Ruë S. Jacques, à l'entrée de la Ruë du Plâtre,
Et en ſa Boutique Court-Neuve du Palais, AU DAUPHIN.

Et T. GIRARD, au Palais, dans la Grande Salle, à l'Envie.

M. DC. LXXXII.

AVEC PRIVILEGE DV ROI.

AU LECTEUR.

ON ne voulut point le dernier mois donner deux Volumes au Public, pour ne point passer les bornes que l'on s'est prescrites pour une Lettre. Il s'en est plaint, ayant luy-mesme connu l'abondance de la matiere; & sur cette plainte on s'est résolu à le contenter. Le Mercure de ce mois est donc divisé en deux Parties; mais quoy qu'elles fassent deux Volumes, tous les deux ne font neantmoins qu'un seul Mercure. Les Articles de Nouvelles sont meslez

dans l'un & dans l'autre avec les Festes publiques, & aucun des deux ne contient de Nouvelles sans Relations, ny de Relations sans Nouvelles. Comme les plus belles choses périssent en peu de temps, quand elles ne paroissent qu'en feüilles volantes, la plûpart des Villes de France souhaitent voir ce qu'elles ont fait en cette grande occasion, dans un Corps, qui estant relié, se puisse conserver aisément; & pour satisfaire à leurs desirs empressez, & aux demandes expresses du Public, on s'est trouvé engagé à faire ces deux Parties. Il est impossible de se dispenser de faire la mesme

chose le mois prochain, & l'on avertit que le Mercure d'Octobre aura encor deux Parties. Quelques-uns de ceux qui jugent de tout par le Titre, croiront peut-estre que toutes les Réjoüissances se ressemblent, parce qu'elles ont toutes le mesme nom, & qu'on y parle de Te Deum, *de Feux, de Vin, d'Instrumens, & de tout ce qui accompagne ordinairement la joye. Cependant ce n'est pas en juger juste. Il n'y a rien qui ne soit changé par les circonstances; & sans cela, tel qui plaide vingt années, n'auroit qu'à lire l'Article de la Loy qui regarde son affaire, & cette affaire seroit*

décidée. Il en eſt de meſme à l'é-gard des Feſtes qui ont eſté faites dans les Provinces. La joye a eſté ſemblable par tout ; mais chacun ſelon ſon divers génie, en a donné de diverſes marques, & de plus de deux cens Feux d'artifice dont j'ay les Mémoires, je n'en trouve pas un ſeul qui ſe reſſemble en toutes ſes parties. Si pourtant on en croit ceux qui jugent de tout ſans avoir rien vû ny lû, & ſans vouloir rien entendre, tout n'eſt qu'une meſme choſe. Si chacun prononçoit ſi viſte, je tiendrois ceux qui en ce rencontre ont donné des marques de leur invention & de leur eſprit, plus malheureux

que les autres, qui n'ont pris aucune peine. Ils ont inventé de nouvelles manieres de dresſer des Feux *d'artifice. Ils ont fait des Deviſes. Ils ont repréſenté la grandeur du Roy par un nombre infiny de* Figures *diférentes, & fait par là ſon Eloge ſans un long diſcours. Ils ont donné des Sujets pour faire des Carrouſels, & ont eu beſoin d'application pour trouver cent choſes de cette nature, qui n'ont de reſſemblance l'une à l'autre, que parce qu'elles marquent la grandeur de noſtre auguſte Monarque, & l'eſprit de ceux qui en ſont les Autheurs. Il eſt fort aiſé de concevoir qu'encor*

que toutes ces choſes tendent à un meſme but, elles ſont pourtant toutes diférentes. Ainſi on peut dire qu'on verra dans les cinq Volumes qui renfermeront toutes les Réjoüiſſances faites pour la Naiſſance de Monſeigneur le Duc de Bourgogne dans toutes les Villes & les Provinces de France, autant de diverſité qu'on en trouve dans les Livres de Voyages qui parlent des Mœurs & des Coûtumes des Païs les plus éloignez, chacun ayant meſlé dans ſes divertiſſemens quelque choſe des Mœurs, de l'Hiſtoire, & des Uſages de ſa Province ou de ſa Ville; ce qui me donne lieu d'aſ-

ſurer que dans chacun de ces cinq Volumes il y aura quelque choſe de diférent & de curieux. Il me reſte du moins quatre-vingts Relations pour meſler parmy les Nouvelles des deux Parties du Mercure du mois prochain, & dans chacune on voit non ſeulement tout ce que l'invention & l'eſprit ſont capables de produire, mais le Génie de la France. Il ne faudra que les lire, ainſi que les trois Volumes qui les auront précedées, pour juger du haut point de gloire où elle ſe trouve préſentement, de la grandeur de ſon Prince, & de l'heureuſe félicité dont elle joüit; ce qui ſe remarque par les choſes

magnifiques & extraordinaires qu'elle vient de faire. Mais il falloit que tout fust nouveau du costé des Sujets, quand tout est si grand du costé du Prince. L'amour que les François ont fait paroître dans cette occasion, ne sçauroit estre exprimé. Il a esté au dela de tout ce qu'on en peut croire, & presque dans toutes les Villes du Royaume il a falu user d'une douce violence pour empescher la continuation des Festes, qui sembloient ne devoir point finir. Les deux Volumes du mois prochain, contiendront, outre celles de France dont je ne vous ay point encor parlé, toutes celles qui se sont fai-

tes chez les Princes Etrangers, tant par les Souverains, que par les Ambassadeurs de France. Quoy que l'on en sçache une partie, l'éloignement des lieux demande plus de temps pour en estre parfaitement informé. Ce curieux Recueil pourra estre utile en beaucoup de temps, & l'avenir sera peut-estre bien aise de sçavoir ce qui s'est passé à la Naissance d'un Prince, pour qui tous les Peuples ont fait tant de vœux.

On avertit ceux qui voudront encor donner des Relations, de les envoyer avec une extréme diligence. Pour les Feux d'artifice, on peut en envoyer les Desseins, quand mesme le temps de les joindre aux Relations seroit passé.

AU LECTEUR.

On ne laissera pas de les faire graver pour les mois suivans.

Le travail de deux Volumes a esté si grand, qu'on n'a pû corriger les Epreuves de ces deux Parties avec une entiere exactitude. Ainsi on prie le Lecteur de pardonner les fautes d'impression qui s'y sont glissées.

On donne avis que depuis la page 121. de cette Premiere Partie de Septembre, jusqu'à la page 216. par tout où l'on trouvera le 6. le 8. le 10. de ce mois, il faut entendre Aoust, & non pas Septembre; & que dans toutes ces pages, par tout où il y aura une date du dernier mois, il faut entendre le mois de Juillet, & non celuy d'Aoust. Il est marqué dans l'Avis au Lecteur du Mercure d'Aoust, qu'il faut écrire Mõseigneur Duc de Bourgogne. *On s'est trompé, il faut* le Duc. *On a là-dessus toute la certitude qu'il faut avoir.*

MERCURE

RECUEIL
GALANT

SEPTEMBRE 1682.

Rejouissances sur la naissance de M. le Duc de Bourgogne (France)

VOus ne me dites, Madame, que ce que j'avois attendu de vous, quand vous m'assurez que vous avez leû ma derniere Lettre avec beaucoup de plaisir. Elle contient

plusieurs paroles du Roy, & c'eſt aſſez pour vous la faire eſtimer plus que toutes choſes. Quoy que je n'aye rien aujourd'huy à vous rapporter de ce qu'a dit ce grand Prince, je croy mériter des remercîmens de vous, en vous faiſant part d'un excellent Fragment de Sermon qui renferme ſon Eloge. Ce Sermon fut prononcé le jour de l'Aſſomption dans la Cathédrale de Troyes, par Mr l'Abbé Deniſe, qui en eſt Chanoine.

ELOGE
DE LOUIS XIV.

LOUIS LE GRAND a pû vaincre les Nations & s'en faire aimer, conquérir des Provinces & les rendre, donner de la terreur & de l'admiration à cent Princes liguez. Vertus héroïques & militaires, si souvent loüées & jamais trop, vous estes le partage d'un Conquérant, & d'un Roy sçavant dans l'Art de vaincre, sçavant dans l'Art de

regner ; mais la Paix conçeuë dans la chaleur de tant de Victoires, accordée à l'Europe contre ſon attente & ſon eſpoir, tombée des mains d'un jeune Héros toûjours aſſuré de vaincre, cette Paix n'eſt pas l'ouvrage de la ſeule modération de Loüis XIV. Quelque moderé qu'il ſoit, il faut reconnoiſtre que c'eſt un preſent de cette Femme forte, qui ſelon le langage de l'Ecriture Sainte, a paru devant le Dieu des Batailles l'Olive dans les mains, Facta ſunt coram eo pacem repe-riens. *Le Culte de Dieu & de ſes Autels ; les droits de la*

Souveraineté & du Sacerdoce; l'honneur des Offices divins rétablis dans des Villes où la Religion timide & desarmée desespéroit de rentrer jamais; l'Heréſie affoiblie par la fréquente déſertion de tant d'heureux Transfuges rappellez dans le ſein de l'Egliſe Romaine par le zele, la protection, les bienfaits, diſons plus, par l'amitié du Fils aîné de l'Egliſe; le reſpect dû à noſtre Religion & à nos myſteres mis hors d'inſulte, & vangé des attentats des plus redourables Libertins. Actions immortelles, dignes des loüanges de la Chaire,

vous ſerez publiées dans le jour du Triomphe de MARIE, puis qu'auſſi-bien que ſon Fils, quoy que d'une maniere diférente, elle tient dans ſes mains le cœur d'un Roy, auquel elle donne de ſi favorables impreſſions. Quel Regne, Meſſieurs, & qu'il doit durer, puis que le Ciel vient d'accorder aux Vœux de la France un Prince qui ſera quelque jour un nouveau ſoûtien de l'Etat! Que reſtoit-il à ſouhaiter à LOÜIS LE GRAND, *apres tant de gloire & de felicité, que de voir porter ſon Nom dans la Poſtérité la plus reculée, par ſes*

propres Enfans? En vain les beaux Arts & les Lettres luy promettoient cette Immortalité glorieuſe qui eſt deuë aux Conquérans & aux grands Roys. Les Siecles à venir, frapez & ſurpris des prodiges du noſtre, demanderont de meilleurs garands que des Hiſtoriens & des Orateurs; & à moins qu'ils ne voyent dans les Roys qui doivent ſuivre, ces traits divins que nous voyons briller dans la Perſonne de noſtre auguſte Monarque, la Poſterité étonnée croira toûjours eſtre en droit de refuſer l'idée éclatante qu'on aura tâché

de luy donner de la grandeur de la Regne ſous lequel nous aurons veſcu. Qui pouvoit lever cet obſtacle, Meſſieurs, ſinon l'heureuſe fécondité de la Famille Royale? Elle établit, pour ainſi dire, une perpétuité de Témoins contre l'incrédulité des Siecles jaloux de la gloire du noſtre. Il faut eſtre de ce Sang, & aſſis ſur ce Trône, pour forcer la Poſterité de croire ce que l'on aura écrit de noſtre Roy, & il n'y a que les Enfans de Loüis XIV. qui puiſſent rendre un témoignage inconteſtable de la Vie de leur Pere. Puiſſe-t-elle durer, cette

belle Vie, auſſi longtemps que la France le ſouhaite! Puiſſe un Prince ſi grand dans la Guerre, ſi aimable dans la Paix, ſi zelé pour l'Egliſe, ſi digne de l'amour de ſes Peuples; puiſſe-t-il voir vieillir ſa nombreuſe Poſtérité; & puiſſe &c.

Quelques grandes choſes que l'on puiſſe dire à l'avantage du Roy, avoüez, Madame, qu'elles n'expriment que d'une maniere tres-imparfaite, ce qu'il fait penſer de ſes admirables qualitez. Ce Prince fait les delices de tous les Lieux qui ſont hono-

10 MERCURE

rez de ſa préſence ; & les Pa-
lais les plus ſomptueux n'ont
rien de ſi grand que ſa Per-
ſonne. C'eſt ce qu'a dit a-
greablement Mr Salbray
dans ce Madrigal ſur le Châ-
teau de Verſailles.

S'Il eſtoit permis au Soleil
De diſpoſer de ſa préſence,
Verſailles que Luy meſme il trouve
ſans pareil,
Sur l'Olympe ſans-doute auroit la
préference.
Il y voit à ſa honte un plus noble
appareil
De grandeur, de richeſſe, & de ma-
gnificence;
Mais quoy que l'on admire en ce
Palais charmant,

LOVIS en eſt encor le plus digne Ornement.

Vos Amies voudront bien me pardonner deux Vers Latins que je vous envoye. Ils ont eſté faits par Mr Richou, Chanoine de Bar-ſur-Aube, pour une Inſcription du meſme Verſailles. Les Triomphes de Sa Majeſté peints dans ce ſuperbe Chaſteau, & le Secours qu'elle preſte à ceux qui ſont oppreſſez, meſme aux Princes & aux Roys, font aſſez connoiſtre le ſens que renferme cette Inſcription. La voicy avec ſon Titre.

LUDOVICO MAGNO, REGI CHRISTIANISSIMO, VERSALIÆ.

REgia sum Phœbi, *sublimibus ampla triumphis,*
Qui fert auxilium LÆSIS, Nec pluribus impar.

Rien n'eſtant plus difficile que de bien faire le Portrait du Roy, voicy un avis que Mr Bonpart, Sr de S. Victor, de Clermont en Auvergne, donne aux Sculpteurs, & aux Peintres.

PEintres fameux, ſçavans
Sculpteurs,
En vain vous employez le Marbre,
& les couleurs,
Pour imiter les traits d'un Prince
inimitable.
Vous ferez ſagement, ſi ſuivant mon
conſeil,
Vous quitez les Pinceaux, les Cizeaux
& la Regle.
Eh, comment imiter ce Prince ſans
pareil?
Ne ſçavez-vous pas bien qu'il faut
les yeux d'un Aigle
Pour voir fixement le Soleil?

Vous me demandez ce qu'on penſe icy de la nouvelle Comete. Je ne puis

vous ſatisfaire en rien plus ſeûrement là-deſſus, qu'en vous envoyant ce qui m'eſt tombé entre les mains, de Mr Caſſini.

PREMIERES OBSERVATIONS DE LA COMETE DU MOIS D'AOUST 1682.

Préſentées au Roy par Mr Caſſini, de l'Académie Royale des Sciences.

SIRE,

Dans les Réjoüiſſances univerſelles pour la Naiſſance d'un

Prince, qui descendant de Vostre Majesté promet devoir estre les délices du Genre humain, il semble que le Ciel concoure avec la Terre à donner aux yeux de tout le monde les plus rares & les plus admirables Spectacles.

Apres la lumiere extraordinaire qu'une Etoille volante, plus grande & plus éclatante que les autres, fit paroistre sur l'Horizon de Paris & de Versailles la nuit avant cette auguste Naissance; voicy présentement une nouvelle Etoille dans le parallele mesme qui raze

l'Horizon de Paris, où elle vient paroistre la nuit parmy les Feux de la joye publique, & retourne le jour vers le plus haut du Ciel à six ou sept degrez de distance au Zenith.

Pour se distinguer des Cometes précedentes, qui (comme il a esté montré dans le Traité de la derniere) ont la plûpart tenu une mesme route; celle-cy en a pris une particuliere, quoy qu'elle ait commencé de se rendre visible assez pres de l'endroit où la derniere cessa de paroistre, n'y ayant entre ces deux termes que la constellation d'Au-

riga. De là elle continuë préſen-
tement ſon cours entre la gran-
de Ourſe & le Lion, qui eſt
le Signe où le Soleil s'eſt joint
le meſme mois aux Planetes ſu-
périeures, & où elles doivent
faire cette année leur grande
conjonction.

Sa teſte, dans laquelle conſiſte l'Etoille qui eſt l'origine de la chevelure, n'eſt pas ſi pâle que celle de la précedente; mais elle eſt d'une couleur plus approchante de celle de Jupiter, de figure aſſez ronde & mieux terminée; & eſtant veuë par la Lunete, elle ſurpaſſe les Etoilles

de la premiere grandeur, quoy qu'à la veuë ſimple elle ſemble plutoſt égaler celles de la ſeconde.

Sa queuë vers les crépuſcules, & en préſence de la Lune, eſt courte & peu apparente ; mais dans la nuit obſcure, elle eſt plus viſible, & s'étend à la douziéme partie de toute la circonférence du Ciel, un peu recourbée en arc vers le Septentrion.

Elle a un mouvement propre parmy les Etoilles fixes de cinq à ſix degrez par jour, un peu plus viſte que celuy de la derniere Comete, lors qu'elle eſtoit

dans ſa plus grande vîteſſe, & juſqu'à preſent elle ſemble l'accélerer & augmenter en grandeur apparente, qui eſt une marque qu'elle peut durer encore viſible pendant quelque temps. Mais comme ce mouvement eſt ſelon la ſuite des Signes d'Occident à l'Orient, déclinant préſentement du Septentrion avec une vîteſſe beaucoup plus grande que celle du Soleil; d'oreſnavant elle ſe couchera avant la minuit, & paroiſtra ſeulement ſur l'Horizon le matin & le ſoir, pour entrer en ſuite dans les rayons du Soleil, d'où elle

ne ſortira que pour aller à la partie méridionale du Ciel.

Il n'y a pas longtemps qu'elle s'eſt fait remarquer ; car le 18. & le 19. d'Aouſt nous avons fait diverſes Obſervations à l'endroit meſme du Ciel où elle devoit eſtre alors ſelon le cours qu'elle a préſentement, ſans y avoir aperceû aucun objet extraordinaire.

Les nuits ſuivantes juſqu'au 24. le Ciel fut couvert à Paris ; mais ayant eſté ſerein à Orleans la nuit du 23. elle y fut apperceuë par des Peres Jeſuites au deſſus de la teſte des Gémeaux.

Nous l'avons en ſuite obſervée toutes les fois que le Ciel a eſté découvert, & particulierement le 25. 27. 28. & 29. de ce mois, pendant leſquels elle a paſſé des Gémeaux au Lion, & nous avons determiné non ſeulement ſon lieu apparent de jour en jour, mais auſſi fait quelque eſſay pour examiner ſa parallaxe, que nous ne voyons pas encore eſtre ſenſible ; c'eſt pourquoy nous ne doutons pas que ce Phénomene ne ſoit celeſte.

Nous en donnerons les Obſervations deſſinées dans le meſme Planiſphere, dans lequel a

eſté marqué le cours des deux précedentes, & nous les expliquerons dans un Traité qui demande une plus longue application. Ce premier crayon ſervira pour montrer à Voſtre Majeſté mon obéïſſance, en luy préſentant, ſelon le commandement dont il luy a plû de m'honorer, ce qu'on découvre de plus rare & de plus remarquable à ſon Obſervatoire Royal.

On a beau s'imaginer pouvoir lire dans les Aſtres. Ils ne nous inſtruiſent point du moment fatal où la mort ar-

rive, & nous en ſommes fort ſouvent ſurpris, que nous la croyons encore éloignée. C'eſt ce qu'on voit tous les jours, & dont Mr de Cham- *Molé.*
platreux, Préſident à Mor- tier au Parlement de Paris, nous fournit un triſte exemple. Il mourut ſubitement en ſon Hoſtel le Jeudy ſixiéme d'Aouſt. Monſieur Molé, ſon Fils aîné, alla recevoir le lendemain les Commandemens de Sa Majeſté, & prit poſſeſſion de ſa Charge l'onziéme du meſme mois, avec les formalitez ac-

coûtumées. Je ne vous en diray pas préſentement davantage, vous ayant parlé de ſa Famille dans ma Lettre du mois d'Aouſt 1679.

Dans celle de Fevrier de la meſme année, je vous entretins fort amplement de Mr de Bethune, Seigneur, Vicomte de Meaux, Comte de Chanron, & Baron de Guépré. La mort nous l'a enlevé à l'âge de cinquante ans. Il eſtoit Fils de Mr le Duc d'Orval.

Mr l'Abbé de Montmoreau n'a point joüy du don

que le Roy luy avoit fait depuis trois ou quatre mois. Il avoit esté pourveu de l'Abbaye de Manlieu, & il est mort peu de temps apres.

Il est mort aussi un tres-fameux Avocat, & un Medecin qui a fait beaucoup de bruit. L'un est Mr Beuré, & l'autre Mr Blondel. La faculté de Medecine de Paris joüit à present d'un grand repos, par la mort du dernier. Il demeuroit seul obstinément opposé à l'approbation generale de l'Antimoine, dont il combatoit les bons

effets, ayant tellement trou-
blé depuis trente ans cette
docte Compagnie, qu'elle a
paru toûjours diviſée. Com-
me apparemment ſes opi-
nions mourront avec luy, il
y a lieu d'eſpérer que la con-
corde & la paix ne manque-
ront pas à s'établir parmy
tant d'honneſtes Gens, ſi ce
n'eſt que les Scrutateurs de
Spécifiques, & les Sectateurs
des Acides & des Alkali, qui
ſont en tres-petit nombre, ne
s'imaginent que le moyen de
ſe diſtinguer, c'eſt de faire
parler d'eux, & qu'ils ne veüil-

lent un jour insinuer dans quelques Theses des Propositions d'une doctrine erronée, qui ne se peut soûtenir que par des hypotheses ou par de trompeuses expériences ; mais le mal n'ira pas loin, puis qu'on n'a point à douter que la plus saine partie de la Faculté ne s'y oppose, & qu'elle n'arreste le cours de ces nouvelles & dangereuses Maximes, qui faisant impression sur l'esprit de la Jeunesse, pourroient luy donner une teinture préjudiciable à la pratique de la bonne Medecine.

Mr l'Evesque d'Alet a presté depuis quelque temps le Serment de fidélité pour la Charge de Grand-Maistre de l'Oratoire du Roy, que possedoit Messire Loüis Fouquet, Evesque d'Agde. Il est de la Maison de Valbelle, originaire d'Italie, & établie en Provence depuis plus de 200. ans. Les divers emplois dont ceux de ce nom ont esté honorez, & que leurs services leur ont fait acquérir justement, sont des Eloges qui ne peuvent estre suspects au Public. Feu Mr

le Commandeur de Valbelle eut l'honneur d'estre employé plusieurs fois par Sa Majesté en Candie, en Hollandie, en Italie, & enfin à Messine, où il entra le premier, insulta la Flote des Espagnols, & se fit admirer des Hollandois dans les Combats de Lipari, d'Agouste, de Palerme, & de Sarragoce. Il fut cher à sa Patrie, habile dans les Lettres, & généralement connu pour un des plus braves & des plus dignes sujets de l'Etat.

M^r le Camus, Evesque de

Grenoble, dont vous connoissez la pieté & le zele pour les intérests de Dieu, a eu depuis peu une joye des plus sensibles, en recevant le 5. de ce mois l'Abjuration de Messire Aléxandre de Bardonnenche, Seigneur de Thorane, de Tréfane, de S. Martin, de Clelles, Vicomte de Clermont en Triéves, & cy-devant Conseiller au Parlement de Dauphiné. Ce changement a surpris les plus considérables des Prétendus Réformez de cette Province, qui le connois-

sant pour un Homme d'esprit & de jugement, ne peuvent raisonner à leur maniere, ny chercher les motifs de sa conversion dans l'intéreſt ou dans la foibleſſe. Il n'a plus sa Charge de Conseiller. Ainsi s'il a renoncé à suivre Calvin, ce n'a point esté pour la conserver à sa Famille. Ce qui fait d'ailleurs connoistre qu'il ne s'est rendu qu'à la connoissance de la Verité, c'est qu'il y a deux Charges semblables vacantes dans la mesme Compagnie, & que Mr l'E-

vesque de Grenoble, & Mr

Lambert. d'Herbigny Intendant de la Province, l'ayant pressé d'en prendre une, avec offre de la part du Roy d'en payer une partie de la finance, & de luy conserver son rang d'ancienneté, comme l'on eust pû attribuer l'action qu'il vient de faire aux récompenses & aux bienfaits, il a refusé ces offres, & publié qu'il ne veut devoir son salut qu'aux vives lumieres qui l'ont inspiré. Sa Famille est fort ancienne, & nous est connuë par les soins de Mr le

Préſident Allard, qui en a marqué la Genéalogie dans le troiſiéme Volume de celles qu'il a compoſées pour les Maiſons nobles de Dauphiné. Un grand Bourg luy a donné le nom qu'il porte, dans le temps que les Familles ſe ſont fait des noms héréditaires. Aynard, Seigneur de Bardonnenche, vivoit l'an 1210. C'eſt de luy que par quinze degrez d'Ayeux qui ont ſuccedé les uns aux autres, & dont la plûpart ſe ſont ſignalez dans les Armées des Dauphins de

Viennois, & des Roys Dauphins, eſt deſcendu Mr de Bardonnenche dont je vous apprens la converſion. Il a eu le Brévet de Conſeiller d'Etat ; & dans les Emplois qui luy ont eſté confiez pendant qu'il eſtoit Officier au Parlement de Grenoble, il s'eſt toûjours diſtingué par ſa conduite & par ſa prudence. Il a des Fils dans le ſervice, qui commandent des Compagnies, & porte, *d'argent au Treillis de gueulles, cloüé d'or, au Chef d'or, chargé d'un Aigle naiſſant de ſable.*

Le 25. du dernier mois, Mademoiſelle de Tonnécharante, de la Maiſon de Rochechoüart, Fille de feu Mr le Comte de Tonnécharante, Colonel du Régiment de la Marine, & de Dame Marie de Phelypeaux, Fille de feu Mr de la Vrilliere Secrétaire d'Etat, épouſa le troiſiéme Fils de Mr Colbert, que l'on appelle aujourd'huy Mr le Marquis de Blainville. La Nôce ſe fit à l'Hoſtel de la Vrilliere par Mr le Marquis de Chaſteauneuf, Miniſtre & Secrétaire

Phelypeaux

d'Etat, Oncle de la Mariée. M^r l'Archevesque de Bourges, Frere de M^r de Chasteauneuf, fit la cerémonie des Epousailles dans l'Eglise S. Eustache. Le lendemain, les Parens de part & d'autre furent conviez par M^r Colbert d'aller en sa Maison de Sceaux. Le Divertissement commença par la promenade sur le grand Bassin, où il y avoit un Concert de Flûtes. Au retour de la promenade, on trouva dans les Apartemens des Concerts d'Instrumens & de Voix. Ils

furent suivis d'un magnifique Soupé sur trois diférentes Tables. A l'issuë de ce Soupé, il y eut un tres-beau Feu d'artifice. M^r Colbert, qui se faisoit un plaisir de surprendre l'Assemblée, avoit commandé au S^r Gervais, qui estoit l'Artificier, de ne point dresser ce Feu que la Compagnie ne fust sortie du Jardin, ce qui arriva fort tard. Il fut placé au bas du Jardin, & commença par soixante Boëtes, qui furent suivies d'un pareil nombre de Fusées d'honneur que

l'on tira deux à deux. Cela eſtant fait, ſix groſſes Fuſées de gloire partirent les unes apres les autres. Ce ſont des Fuſées qu'a inventées le Sr Gervais. Chacune porte juſqu'à mille Etoiles ou Serpenteaux. On mit en ſuite le feu à cinquante douzaines de Pots à feu, & à vingt-quatre Quaiſſes de Fuſées volantes, de deux, quatre, ſix, huit, & douze douzaines chacune, ce qui fit remarquer que le Feu alloit toûjours en augmentant. Apres cela, on tira une Gerbe ſer-

pentine, dont l'effet dura un demy quart d'heure. C'eſt une ſorte d'Artifice qui n'a point encor paru. Il partit de derriere cette Gerbe, preſque au meſme inſtant, une grande Girande, compoſée de cinquante douzaines de Sauciſſons volans, & de quarante-cinq douzaines de Fuſées volantes. Tout cela partit enſemble, & ce fut par le ſpectacle de cette Girande que finit celuy du Feu. Je vous ay ſi ſouvent parlé de Mr le Marquis de Blainville ſous le nom de Mr le Mar-

Colbert

Colbert. quis d'Ormoy, que je ne croy pas qu'il ſoit neceſſaire de vous repéter ce que je vous en ay dit, pour vous le faire connoiſtre, & pour vous apprendre que dans tout ce qui regarde les fonctions de ſa Charge, il fait ſervir le Roy avec la meſme vigilance, la meſme exactitude, & le meſme zele que Mr Colbert ſon Pere.

Il eſt arrivé à Breſt un accident qui, quoy que funeſte, n'a pas laiſſé de paroiſtre fort plaiſant. Vous ſçavez, Madame, qu'il eſt

peu de Villes où il ne paſſe de ces Savoyards, qui trouvent leur ſubſiſtance à porter de Ruë en Ruë de certaines Boëtes, dans leſquelles les Enfans viennent voir à peu de frais, *la Rareté, la Curioſité*. Un de ces Porteurs de Raretez ayant un jour trouvé le Vin bon, en bût plus qu'il ne falloit. Lors qu'il eut pris l'air, il n'alla pas loin ſans tomber par terre, & il y tomba ſi rudement, que l'apopléxie l'ayant ſurpris, il fut ſuffoqué en fort peu de temps. La Juſtice ſe ſaiſit du

Corps, & le remit en ſuite au Curé, qui luy donna ſepulture. Le Bailly, s'emparant du Savoyard, s'empara auſſi de ſon Tréſor. Il ne conſiſtoit qu'en une Boëte. Le Paradis eſtoit d'un coſté, & l'Enfer de l'autre. Le Curé prétendit eſtre payé de ſa peine; le Bailly de meſme. Grand debat entr'eux, & grand vacarme. Chacun s'empreſſa pour les accorder; & afin que l'un ny l'autre n'euſt point à ſe plaindre, on dit que le Butin devoit eſtre partagé, & qu'il falloit les faire

tirer au ſort. L'expédient ne les accommode point. Ils craignent l'augure, & aucun des deux ne veut conſentir au partage de l'Enfer. Cependant la Boëte eſt toûjours en dépoſt. Le diférent demeure indécis; & ceux qui m'ont inſtruit de l'affaire, prient le Public d'en décider.

La Naiſſance de Monſeigneur le Duc de Bourgogne ayant donné une occupation aux beaux Eſprits, Mr l'Abbé de la Chaiſe n'a pas voulu demeurer muet dans une ſi

v. d'Air.

belle occasion de parler.
Voicy ce que cette Naissance
luy a fait dire.

SONNET.

DAns les Etats Chrestiens, dans
l'Empire Infidelle,
Les Princes au Printemps armoient à
qui mieux mieux,
Et dans toute l'Europe on eust dit que
les Dieux
Vouloient nous menacer d'une Guerre
cruelle.

Cependant quoy que Mars au combat
nous appelle,
Nul ne suit aujourd'huy ses transports
furieux,
Et lors qu'on voit briller les Armes en
tous lieux,

Dans le Monde la Paix se trouve
universelle.

SS

D'où vient tant de fureur & de calme
à la fois?
Il naît un Petit-Fils au grand Roy
des François,
C'est ce qui fait armer, & cesser les
alarmes.

SS

Comme il vient pour régir toutes les
Nations,
Pendant qu'il naît en Paix comme les
Alcions,
Tout pour le recevoir doit estre sous
les armes.

Jamais Naissance n'a esté suivie d'acclamations si générales. Il n'y a point de

marques de joye qu'on n'en ait données icy. Quoy que ma derniere Lettre ait esté toute remplie des Réjoüissances que l'on y a faites dans tous les Quartiers, elle n'a point esté assez ample pour renfermer tout ce que j'avois à vous en dire. Ainsi je suis obligé de vous en parler encore au commencement de celle-cy. Parmy les Communautez Religieuses, les Hospitalieres de la Raquete se sont distinguées. On ne peut faire plus de Prieres publiques & particulieres qu'-

elles en ont fait avant & apres les Couches de Madame la Dauphine. Elles chanterent solemnellement le *Te Deum*, & vinrent en suite assister au Feu qu'elles avoient donné ordre que l'on préparast. On voyoit sur un Lieu fort éminent une Colomne de feu, au dessus de laquelle paroissoit un Globe lumineux qui jetta une infinité de Pyramides de flâmes. Une clarté sortit un moment apres de l'épaisseur d'un Arbre, prodigieux pour son excessive hauteur; & cette lumiere

qui ſe fit jour à travers les ombres des branches, repréſentoit en quelque façon la Colomne de nuée qui conduiſoit les Hébreux pendant le jour, comme la Colomne de feu dont je viens de vous parler, repréſentoit celle qui les éclairoit pendant la nuit. En ſuite on entẽdit un grand bruit, qui par une invention toute nouvelle contrefit merveilleuſement bien celuy du Canon. Ce bruit fut ſuivy de deux Motets, chantez l'un & l'autre par une tres-belle Voix. Tout le Convent fut illuminé,

illuminé, & l'on fit les réjoüiſſances & les libéralitez ordinaires.

Les Religieuſes Hoſpitalieres de la Place Royale ayant eſté averties par Madame la Ducheſſe de Richelieu, que le temps des Couches de Madame la Dauphine approchoit, firent des Communions particulieres & generales. Elles continuerent cette devotion, accompagnée de Neufvaines, juſques au jour que cette meſme Ducheſſe leur fit ſçavoir que Madame la Dauphine eſtoit

en travail. La Supérieure fit incontinent venir au Chœur toute la Communauté, qui ne ceſſa point de prier juſqu'à ce qu'elle euſt appris que la France avoit un nouveau Prince. Les Réjoüiſſances de ce Convent ont eſté proportionnées aux Prieres.

Outre les Prieres, les Inſtrumens de Muſique, & l'Artifice, dont ſe ſervirent les Religieuſes de la Viſitation de Sainte Marie de la Ruë du Bac, Fauxbourg S. Germain, pour marquer leur

joye, elles étalerent des Tableaux de toutes les Conquestes de Sa Majesté. Ces Tableaux estoient accompagnez de Devises & d'Emblémes à sa gloire.

On ne peut rien voir de plus grand, de plus magnifique, ny de plus ingénieux, que ce qu'on a veu au Convent des Maturins. Le Pere Mercier, General de cet Ordre, appellé de la Sainte Trinité & Rédemption des Captifs, avoit fait faire un Feu d'artifice élevé sur le Balcon de son Jardin. La Figure du

Roy, toute de ſculpture, & d'un beau travail, y eſtoit poſée. On liſoit ce demy Vers au deſſous, *Os humeroſque Deo ſimilis.* Aux deux coſtez de cette Figure, on avoit placé deux Buſtes, l'un de l'Empereur Auguſte, avec ces paroles, *Qui Auguſto auguſtior;* & l'autre du fameux Annibal, avec celles-cy, *Cui Magno magnus ceſſit Annibal.* Il y avoit entre ces deux Buſtes quantité de Vaſes & de Pyramides d'un tres-beau marbre. Au deſſous de la Figure du Roy, & devant la face du

Feu d'artifice, Monſeigneur le Duc de Bourgogne eſtoit repréſenté en Figure d'argent, avec un Manteau de Duc, & une Couronne de vermeil doré. Le reſte du Frontiſpice eſtoit orné des Armes de toute la Maiſon Royale, & de quantité d'autres Peintures, toutes à la gloire de Sa Majeſté. Deux Lyons de ſculpture terminoient les deux extrémitez du Balcon. Le Pere General, quoy qu'indiſpoſé depuis longtemps, deſcendit exprés, & voulut luy-meſme allumer

le Feu. Il fut tiré au bruit des Trompetes. Toute la Court eſtoit environnée d'un nombre preſque infiny de Flambeaux de cire blanche. Avant & apres le Feu, on tira quantité d'Artifice, & pendant ce divertiſſement on diſtribua du Vin en abondance.

Le Pere Prieur des Chanoines Réguliers de la Maiſon Royale de Sainte Croix de la Brétonnerie, apres des Prieres & des Réjoüiſſances extraordinaires, fit un Régale à tous ſes Religieux. On a chanté dans le meſme Lieu

un *Te Deum* pour la Compagnie des Sergens à Verge du Chaſtelet de Paris.

Dans la Tragédie repréſentée au College de la Marche, il y eut un Concert de Muſique à la loüange du Roy, & pluſieurs Odes recitées ſur la Naiſſance du nouveau Prince. Le Principal de ce College, apres avoir fait chanter le *Te Deum*, fit allumer un Feu d'artifice, & diſtribuer du Pain & du Vin.

Les Religieuſes de l'Annonciade du S. Eſprit, établies au Village de Popin-

court, par Jeanne, Fille de France, ont ſuivy en cette occaſion l'intention de leur Fondatrice, qui eſt de s'appliquer particulierement à prier Dieu pour la Perſonne du Roy, & pour toute la Maiſon Royale. Ainſi elles ont fait des Prieres journalieres & des Communions generales, pour l'heureuſe délivrance de Madame la Dauphine. La nouvelle qu'elles en eurent, fut ſuivie de Feux, & d'Illuminations. Elles firent faire auſſi une diſtribution de Pain & de Vin.

Les Festes galantes n'ont pas esté oubliées parmy ces Réjoüissances. Des Demoiselles bien faites & spirituelles, ont repréſenté à S. Cloud une Comédie en Musique, composée sur des Avantures qui s'y sont passées. Elle avoit pour titre, *l'Automne de Saint Cloud*, & estoit ornée de Balets, de Machines, & de changemens de Theatre. Le Prologue estoit sur la Naissance de Monseigneur le Duc de Bourgogne. Je vous l'envoye. On dit que Mr Compoint le jeune en a fait les Vers. Leur

lecture vous fera juger de leur bonté. Il doit donner dans peu un Livre au Public sous le nom de *la Philosophie des Dames*. La Décoration de ce Prologue représentoit dans les costez du Theatre, des Bois & des Plaines, & dans l'enfoncement, un magnifique Palais plein de Feux & d'artifice, & environné de Fontaines de Vin jaillissantes. La Nymphe de Versailles, & la Nymphe de S. Cloud, parurent sur ce Theatre, & chanterent le Dialogue qui suit.

LA NYMPHE de Verſailles.

FUyez, cruels tranſports de ma douleur profonde,
Succedez à mes cris, Jeux & Plaiſirs charmans,
Mon auguſte Princeſſe en merveilles feconde
Eſt délivrée enfin de ſes affreux tourmens.
Les Dieux ſe ſont ſervis de ſes illuſtres Flancs
Pour combler les ſouhaits du plus grãd Roy du Monde.

La Nymphe de S. Cloud.

Je ne l'ignore point, & ce riche appareil,
Ces brillantes Clartez, ces nouvelles Fontaines,

Ces doux bruits, & ces Voix qui rem-
plissent nos Plaines,
Me l'ont appris en troublant mon
sommeil,
Et la Nature enfin se surpassant soy-
mesme
M'a fait appercevoir un changement
extréme,
Par l'éclatant lever d'un troisiéme
Soleil.

La Nymphe de Versailles.

Quel bien pour les François!

La Nymphe de S. Cloud.

Quel heureux avantage!

La Nymphe de Versailles.

Déja mille Peuples divers
Accourus à l'envy du bout de l'U-
nivers,
Pour l'admirer, & pour luy rendre
hommage,
Marquent l'excés de leur commun
bonheur.

La Nymphe de S. Cloud.

Monzele à les ſuivre m'engage,
Et je brûle en ſecret d'une pareille
ardeur;
Mais avant que ſa veuë ait pû la ſa-
tisfaire,
Ma Sœur, daigne de grace, employer
ton pinceau
A tracer le Portrait de ce Soleil nou-
veau.

La Nymphe de Verſailles.

Revérons-le, ma Sœur, c'eſt tout ce
qu'on peut faire.
Le peindre, eſt un employ pour moy
trop relevé.
Le Ciel doit l'avoir réſervé
A quelque Puiſſance ſupréme.
Ie diray ſeulement que ſes traits ac-
complis,
Obligeroient Vénus à confondre elle-
meſme

La beauté de ce Prince, & celle de
ſon Fils.
Ie diray qu'il n'eſt rien de plus grand,
de plus rare,
Que cet air ſi majeſtueux,
Dont la Nature pare
Et ſon front & ſes yeux,
Puis qu'on y voit briller le divin ca-
ractere
De ſon Ayeul & de ſon Pere.
La Nymphe de S. Cloud.
Il n'égalera point ces deux cœurs ge-
nereux,
Quoy qu'il en ſoit la naturelle Image:
La Nymphe de Verſailles.
Pour devenir Héros fameux,
En ſageſſe ainſi qu'en courage,
Il ſuffit qu'on approche d'eux.
Dés que ſes tendres mains pourront
porter les armes,
Ie lis dans ſes beaux yeux ſa future
valeur;

Des Ennemis je prévois les alarmes,
Et des faits merveilleux pour un si
jeune cœur,
Ie voy tous les Humains témoins de
sa grandeur.
Ah, qu'ils seroient surpris par des Ex-
ploits si rares,
Si dans ce Regne renommé
Le Héros des François n'avoit ac-
coûtumé
Les Nations, même les plus barbares,
A des prodiges dont jamais
N'ont approché les plus hauts faits!

Les deux Nymphes ensemble.

Nous demandions un Prince, & le Ciel
nous l'envoye.
Rendons graces aux Dieux
D'un don si prétieux.
Que l'Univers prenne part à la joye
Qu'on voit éclater en ces Lieux.
Nous demandions un Prince, & le Ciel
nous l'envoye.

Rendons graces aux Dieux
D'un don ſi prétieux.
La Nymphe de S. Cloud.
Permets que je te laiſſe, & qu'enfin je
le voye
Cet auguſte Préſent des Cieux.

Cette Nymphe s'eſtant retirée, l'on vit paroître un grand nombre d'Habitans de Verſailles & de S. Cloud, ſuivis des Peuples de diverſes Nations, accourus pour voir le Prince.

La Nymphe de Verſailles.
Vous, heureux Habitans de ces belles
Campagnes,
Et vous, qui pour le voir traverſant
les Montagnes

Estes venus de l'une & l'autre extrémité,
Que vos Jeux & vos Chants fassent icy paroistre
Le comble de plaisir & de félicité,
Qu'en recevant le jour, par tout il a fait naître.

Plusieurs Etrangers & Etrangeres, avec diférens Habits, témoignerent à l'envy par leurs dances, la joye que leur inspiroit la Naissance de ce Prince; apres quoy deux Habitans de Versailles chanterent ces Vers.

Terminons, chers Amis, nos amoureux tourmens.
Ce temps-cy n'est pas fait pour les tendres Amans,

Mais seulement pour celebrer la gloire
Du Maistre de ces Lieux charmans.
En beuvant & chantant honorons sa
mémoire,
Réservons nos amours au retour du
Printemps,
Et dans un si bon temps
Ne songeons plus qu'à boire.

Le Chœur des Habitans de Versailles ayant répeté ces deux derniers Vers, quatre Bergeres dancerent avec quatre Yvrognes. Ces autres Vers, chantez par deux Habitans de S. Cloud, suivirent leur dance.

Servons-nous de ce jour heureux
Pour celébrer nos plus beaux Ieux,

Et que tout cede
Au zele genércux
Qui nous poſſede.
Servons-nous de ce jour heureux
Pour celébrer nos plus beaux Ieux.

Une Dance générale des diférens Peuples qui eſtoient ſur le Theatre, finit ce Prologue.

Toutes les Communautez, & tous les Corps, ayant témoigné leur zele en faiſant chanter le *Te Deum*, M^rs de l'Académie Françoiſe, qui ont l'honneur d'avoir le Roy pour Protecteur de leur Compagnie, en ont fait chanter

un en Musique dans la Chapelle du Loüvre. Il estoit de la composition de Mr Oudot, dont je vous ay déja parlé plusieurs fois, & il fut exécuté par plus de soixante Personnes, Joüeurs d'Instrumens, & Musiciens. La plûpart de ces Messieurs se sont distinguez en cette occasion par leurs Ouvrages. Je vous en ay déja envoyé quelques-uns. En voicy encor deux Sonnets. Mr Quinaut a fait le second.

SONNET.

EN faveur de l'Etat, Ciel, que
n'a tu pas fait?
Nos vaux ſont exaucez, la Dauphine
eſt féconde.
Ta libérale main par un don ſi par-
fait,
Vient de perpétuer le plus beau Sang
du Monde.

L'allegreſſe eſt par tout, chacun eſt
ſatisfait,
Nul ne peut contenir l'aiſe dont il
abonde,
Et peu s'en eſt falu que LOVIS en
effet
N'en ait déconcerté ſa ſageſſe pro-
fonde.

S2

Qu'il voye en cheveux blancs les Enfans de son Fils
Le suivre avec leur Pere au Siege de Memphis;
Que ta protection sur eux se manifeste.

S2

Icy rien ne nous manque, & nous sommes contens.
Avec le mesme soin pourvois à tout le reste,
Ciel, tu nous as donné des Maistres pour longtemps.

SONNET.

GRand Roy, que mille Exploits fameux
Couvrent d'une gloire immortelle,
Goustez une douceur nouvelle,
Un Petit-Fils comble vos vœux.

22

Que de Spectacles! Que de Feux!
Quels trãsports d'un Peuple fidelle!
A-t-on veu la joye & le zele
Allumer jamais tant de feux?

SS

C'est peu pour Vous, que l'avantage
D'avoir veu par vostre courage
L'Univers cent fois alarmé.

SS

Joüissez d'un sort préferable
Au bonheur d'estre redoutable,
Jamais Roy ne fut tant aimé.

Je joins à ces deux Sonnets, l'Idille de Madame des Houlieres, dont le bruit doit estre allé jusqu'à vous, par les applaudissemens qu'il a reçeus à la Cour & à Paris. du Ligier

Il y a tant de délicateſſe, de bon gouſt, & de bon ſens, dans tout ce qui part de cette illuſtre Perſonne, que ſi l'uſage eſtoit que les Femmes fuſſent reçeuës à l'Académie, on préviendroit ſes ſouhaits, pour luy offrir place dans cette celebre Compagnie.

POUR

POUR

LA NAISSANCE DE MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE.

IDILLE.

L'Amour pressé d'une douleur amere,
Eteint son Flambeau, rompt ses Traits,
Et par le Stix jure à sa Mere
Qu'il ne s'appaisera jamais.
Tout se ressent de sa colere,
Déja les Oiseaux dans les Bois
Ne font plus entendre leurs voix,

Et déja le Berger néglige sa Bergere.

Ce matin les Jeux & les Ris,
De l'Amour les seuls Favoris,
M'ont découvert ce qui le déseſpere.
Voicy ce qu'ils m'en ont appris.
Un divin Enfant vient de naître,
M'ont-ils dit, à qui les Mortels
Avec empreſſement élevent des Autels,
Et pour qui ſans regret nous quittons noſtre Maiſtre.
Si l'Amour eſt jaloux des honneurs qu'on luy rend,
Il l'eſt encor plus de ſes charmes;
En vain pour eſſuyer ſes larmes,
Vénus ſur ſes genoux le prend,
Luy fait honte de ſes foibleſſes;
Et quand par de tendres careſſes
Elle croit l'avoir adoucy,
D'un ton plus ferme elle luy parle ainſy.

Vous avez fourny de matiere
Au malheur dont vous vous plai-
gnez;
L'aimable Enfant que vous craignez,
Sans vous n'eut point veu la lu-
miere;
Mais consolez-vous-en, luy qui vous
rend jaloux,
Un jour soûmis à vostre Empire,
Quoy que la Gloire en puisse dire,
Fera de vos plaisirs son bonheur le
plus doux.
Reprenez donc vostre Arc; Quoy, mon
Fils, seriez vous
Aux ordres des Destins rebelle?
Songez que vous devez vos soins à
l'Univers,
Que par vous tout se renouvelle;
Que dans le vaste sein des Mers,
Que sur la Terre & dans les Airs,
La Nature à son aide en tout temps
vous appelle.

Ha ! s'écria l'Amour, je veux me vanger d'elle;
Contre elle avec raiſon je me ſens animé;
Avec de trop grands ſoins cette Ingrate a formé
Cet Enfant, ce Rival de ma gloire immortelle.
Concevez-vous quelle eſt ma douleur, mon effroy?
Il eſt déja beau comme moy;
Mais juſqu'où les Mortels portent-ils l'inſolence?
Sans reſpecter mon pouvoir, ny mon rang,
On oſe comparer ſon ſang avec mon ſang;
On fait plus, ſur le mien il a la préference;
On ne craint point pour luy la céleſte vangeance;

Il a dans son Ayeul un trop puissant
Appuy.
Quel Dieu pour la Valeur, Quel Dieu
pour la Prudence,
Pourroit avec LOVIS disputer au-
jourd'huy?
Depuis qu'il fut donné pour le bien de
la France,
On n'a plus adoré que luy.
De l'Univers, il regle la fortune;
Par un prodige il est tout-à-la-fois
Mars, Apollon, Jupiter & Neptune;
Ses bontez, ses soins, ses exploits,
Font la félicité commune.
Au dela de luy-mesme il porte son bon-
heur,
A son auguste Fils luy-mesme sert de
guide;
On voit ce Fils brûler d'une héroïque
ardeur,
Et de Gloire en tout temps avide,

Dans le sein mesme de la Paix,
Aux frivoles plaisirs ne s'arrester
jamais.
Il se plaist à la Chasse, image de la
Guerre,
Il se plaist à dompter d'indomptables
Chevaux,
En attendant le jour qu'armé de son
Tonnerre,
LOVIS en triomphant du reste de la
Terre,
Fournisse à sa Valeur de plus nobles
travaux.
Bien que de la Beauté vous soyez la
Déesse,
Vous ne luy causeriez ny transports,
ny desirs;
Heureux & digne Epoux d'une jeune
Princesse,
Qui mérite tous ses soûpirs.
Il ne daigne tourner ses regards sur
les autres;

A ſes charmes auſſi quels charmes
ſont égaux?
Elle a les yeux auſſi doux que les
voſtres,
Et n'a pas un de vos défauts.
Vénus alors rougit de honte,
Et lançant ſur ſon Fils des regards
enflâmez,
Quoy donc, dit-elle, à voſtre conte
Une Mortelle me ſurmonte?
Hé-bien, l'illuſtre Enfant dont vous
vous alarmez,
Pres de moy tiendra voſtre place;
Je veux (& le Deſtin ne m'en dé-
dira pas)
Que quoy qu'il diſe, ou quoy qu'il
faſſe,
On y trouve toûjours une nouvelle
Grace;
Toutes vont par mon ordre accompa-
gner ſes pas.

L'Amour tremble à cette menace,
Il veut flater Vénus ; mais Vénus à
ces mots,
Se jette dans son Char, & vole vers
Paphos.
Dans son cœur la colere à la bonte
s'assemble;
Le chagrin de l'Amour s'accroist par
ce couroux,
Et comme le chagrin & nous
Ne pouvons demeurer ensemble,
Nous avons résolu d'abandonner
l'Amour,
Pour venir faire nostre cour
Au beau Prince qui luy ressemble.
Voila ce que les Ris & les Jeux m'ont
conté;
Ce Prince est si charmant, qu'on les en
peut bien croire;
L'Amour est aujourd'huy jaloux de sa
beauté,

Un jour viendra que Mars le sera de
sa gloire.
Puisse-t-il toûjours grand, estre toû-
jours heureux;
Puisse le juste Ciel accorder à nos
vœux
Pour luy de nombreuses années;
Qu'il passe des Héros les Exploits
inoüis,
Et qu'un jour, s'il se peut, ses grandes
destinées
Egalent celles de LOVIS.

Je voy bien, Madame, par ce que vous me mandez du *Napolitain*, que cet Ouvrage a fait du fracas dans vostre Province. J'avois bien préveu que vos Amies en seroient touchées. On doit

au moins demeurer d'accord qu'il a cet avantage ſur beaucoup de Livres de cette nature, que quelque violente paſſion qui y ſoit dépeinte, il ne donne point de mauvais exemple, puis que l'amour y eſt inſpiré par le devoir. Comme jamais il n'en fut de plus preſſant, peut-eſtre auſſi n'a-t-on jamais entendu parler d'un amour de cette force. Le devoir ne produit pas toûjours de pareils effets, & c'eſt en cela que ce Livre eſt ſingulier. Je n'ay veu perſonne que le ſexe ou l'âge ait diſ-

penſé de pleurer, en liſant la Lettre que la malheureuſe Amante du Napolitain écrit en mourant à cet innocent Coupable. Elle eſt pleine d'un déſordre qui met icy bien du trouble dans les cœurs. On n'a jamais rien veu de plus naturel. Le vray s'y fait ſi bien remarquer, qu'une Femme fort ſpirituelle diſoit il y a quelques jours, liſant cette Lettre, qu'elle ne pouvoit ſe perſuader qu'elle lût un Livre. Beaucoup de Perſonnes, à qui le ſecret de cette Hiſ-

toire eſt connu, ſçavent que peu d'incidens y ſont inventez, & que la plûpart des Lettres ont eſté écrites de la maniere qu'on les a données au Public. La paſſion manque rarement d'eſtre éloquente; & en matiere d'amour, pour écrire juſte, on n'a qu'à ſuivre les mouvemens de ſon cœur.

Vous me demandez des nouvelles de l'Académie de Muſique. Les Aſſemblées y ſont fort nombreuſes. Cependant on n'y repréſente qu'*Alceſte*, qui n'eſt pas nou-

veau. Il eſt vray qu'il l'eſt par les Machines, auſquelles Mr Bérain a parfaitement réüſſy. C'eſt à luy que nous devons l'invention des Lumieres vives pour les Illuminations. Le Soleil qui parut devant la Porte de l'Opéra le jour que Mr de Lully le donna libéralement au Peuple, eſtoit compoſé de plus de mille Lampes. Il en fit un eſſay devant ſa Porte, dés les premiers jours qu'on fit icy des Réjoüiſſances pour la Naiſſance de Monſeigneur le Duc de Bourgogne. Il ne

faut pas s'étonner apres cela, si l'Illumination des Galeries du Louvre a esté si éclatante, puis que c'est le mesme Mr Bérain qui s'en est messé. Mais pour revenir à l'Opéra, il faut vous apprendre que Mr de Lully travaille à celuy de *Phaëton*. Il doit estre pour le Roy. Je ne vous dis point qu'on attend beaucoup de cet Ouvrage. Quoy qu'on s'en promette, on peut s'assurer qu'il remplira tout ce qu'on attend ; un aussi grand Homme que luy ne pouvant rien faire qui ne soit le char-

me de tous ceux qui ont un peu de gouſt en Muſique. Le nouveau ſuccés d'Alceſte en eſt une preuve. Il y a pluſieurs années que cet Opéra eſt fait, & on ne laiſſe pas d'y découvrir tous les jours des beautez nouvelles, qui y font courir en foule, comme ſi c'eſtoient les premieres Repréſentations que l'on en donnaſt.

L'Univerſité de cette Ville ayant eſté la premiere de toutes les Compagnies à donner des marques publiques de ſa joye pour la Naiſſance de

Monſeigneur le Duc de Bourgogne, ne s'eſt pas contentée de faire ceſſer pendant trois jours l'Exercice des Claſſes dans tous les Colleges, & d'y ordonner des Prieres & des Feux, dés qu'elle eut appris cette nouvelle. Elle a crû qu'en qualité de Fille aînée des Roys de France, & par conſéquent de Loüis le Grand, elle eſtoit obligée d'entrer plus particulierement dans les ſentimens de la Famille Royale. Ainſi s'eſtant aſſemblée par ſes Députez chez Mr Tavernier ſon

Recteur, au College de Navarre, elle ordonna que pour terminer par quelque chose de singulier les Réjoüissances & les Prieres qu'elle avoit faites pendant un mois, on feroit une Procession extraordinaire en l'Eglise de N. Dame, Protéctrice de nos Roys, & de tout le Royaume, & que pour cela on choisiroit le Samedy 5. de Septembre, afin d'honorer en mesme temps le jour de la Naissance de Sa Majesté, qui est la source de tous les bonheurs dont joüit la France,

La choſe fut exécutée de cette maniere par les ſoins de Mr de Lenglet, Syndic de ce ſçavant Corps, qui fut chargé de l'ordre de toute la Cerémonie.

Mr Tavernier Recteur, apres avoir fait agréer à Mr l'Archeveſque de Paris que l'Univerſité fit chanter un *Te Deum*, & à Mrs les Doyen & Chapitre qu'elle allaſt proceſſionnellement à leur Egliſe le jour que je viens de vous marquer, envoya dés le Jeudy 3. du meſme mois ſon Mandement aux Doyens des

Facultez, aux Procureurs des Nations, aux Principaux des Colleges, à tous les Supérieurs des Ordres Réguliers qui ſont du Corps de l'Université, & à tous les Officiers & autres Membres qui en dépendent, portant ordre de ſe rendre le Samedy ſuivant à huit heures du matin, au Cloiſtre des Maturins, Lieu ordinaire de leurs Aſſemblées genérales, où s'eſtant rendu luy meſme à l'heure aſſignée, il prononça un fort beau Diſcours Latin, dans lequel entr'autres choſes il fit voir

par les Paſſages des Livres ſaints, & de quantité d'Hiſtoriens, dont les témoignages ont toûjours eſté reçeus, *Que c'eſt une coûtume preſque auſſi ancienne que le Monde, de ſolemniſer le jour de la Naiſſance des Grands Princes avec toutes les démonſtrations poſſibles de joye.* Il dit, *que celuy de la Naiſſance du Roy devoit eſtre celebré avec des tranſports d'autant plus extraordinaires cette année, qu'il concouroit avec celle du jeune Prince, qui eſt la conſommation de la grandeur de Sa Majeſté, l'affermiſſement de*

l'Etat, & toute l'espérance des Sciences & des Lettres, dont cette grande Compagnie, qui ne reconnoist que le Roy pour Fondateur & pour Chef, se promettoit de faire profession à l'avenir, avec autant de tranquillité, de succés, & de réputation, qu'elle avoit fait depuis pres de neuf Siecles sous les glorieux auspices de plus de quarante Roys. Il finit, en exhortant ceux qui composoient son Auditoire, *à faire éclater dans l'Action à laquelle ils se disposoient, une joye pleine de pieté, & d'une Religion sincere, non par le brillant des Feux*

d'artifice, ny par le bruit des Boëtes, mais par leurs Chants, & par les vives ardeurs d'une charité divine, dont les feux ſont toûjours actifs, & les flâmes pures.

Apres cette Harangue, qui reçeut beaucoup d'aplaudiſſemens de toute la Compagnie, parce qu'elle exprimoit fort naturellement par la bouche du Chef, les ſentimens de tous les Membres, on ſe mit en marche en l'ordre, & en la maniere accoûtumée. Chacun y parut avec ſes Habits de cerémonie; & quoy,

que ce fuſt le temps des Vacations, où la plûpart des Profeſſeurs & des Maiſtres de toutes les Facultez ſont à la Campagne, il ne laiſſa pas de s'y trouver un nombre beaucoup plus grand que dans les Proceſſions ordinaires, chaque Compagnie ayant tâché à l'envy de ſignaler ſon zele & ſa pieté dans cette importante occaſion, où il s'agiſſoit d'attirer par des prieres les benédictions ſur toute la Famille Royale. Ceux-meſme que l'âge avoit diſpenſez depuis

un long temps de ſe trouver aux Aſſemblées publiques, ſemblerent avoir repris des forces pour venir en celle-cy, & y aſſiſter juſques à la fin. Mr le Doyen de Theologie fut de ce nombre. On le vit à la teſte de ſa Compagnie ſervir d'exemple à tous ceux qui la compoſent, & qui faiſoient preſque la moitié du Cortege de ce jour-là.

La Proceſſion ayant pris ſa marche par la Ruë de la Harpe, & par deſſus le Pont S. Michel, paſſa devant la premiere Porte du Palais, & arriva

arriva sur les dix heures à N. Dame, où elle fut receuë dans l'Eglise au bruit des plus grosses Cloches, qui avoient commencé à sonner dés le matin, & dans le Chœur, au son de plusieurs Instrumens de Musique, qui formoient une Symphonie tres-agreable. On se plaça en la maniere ordinaire. La Faculté de Théologie, & celle de Medecine, occuperent les Chaises du costé droit, ayant Mr le Recteur à leur teste. Celles de Droit & des Arts, remplirent le coste gauche; & la

foule des Docteurs, des Licentiez, des Bacheliers, & des Maistres és Arts, se trouva si grande, qu'encor que Mr. du Chapitre N. Dame, par un effet du zele qu'ils ont pour tout ce qui regarde la gloire du Roy, eussent abandonné ce jour là tout leur Chœur à l'Université, aussi-bien que leur Musique, & leurs Officiers, & qu'on eust donné tous les ordres necessaires pour empescher la confusion, les Compagnies se trouverent mêlées les unes parmy les autres, ce qui fai-

soit un spéctacle tres-particulier du mêlange des diférentes couleurs, & des diférens Habits qui les distinguent. Un fort grand nombre de ceux qui ne pûrent avoir place dans les Chaises, ny sur les Bancs qui avoient esté préparez en divers endroits du Chœur, demeurerent debout pendant toute la Cerémonie, qui dura jusqu'à une heure. Elle commença par la Messe, qui fut celebrée avec beaucoup de pompe & de solemnité par M Cocquelin, Docteur de Sorbonne, & Chan-

celier de N. Dame & de l'Université. Il estoit assisté de Mrs Boucher, & Courtier, aussi Docteurs & Chanoines, dont le premier faisoit les fonctions de Diacre, & le second, de Sous-Diacre. Treize Officiers assistans & servant à l'Autel, les environnoient. La Messe fut chantée, aussi-bien que le *Te Deum* à la fin, par la Musique de cette Eglise, & par un grand nombre d'Instrumens, qui répondirent admirablement à la beauté & à la force de la composition de

Mr Mignon. Le *Te Deum*, & les Prieres pour le Roy, eſtant achevées, Mr le Recteur, qui avoit occupé la premiere Chaiſe du Chœur, ſortit de ſa place, & s'eſtant approché de l'Autel, accompagné des Doyens des Facultez, & des Procureurs des Nations, il y fit remercier Mr Cocquelin Chancelier, ſelon la coûtume, par un Compliment Latin que Mr du Clos, Bachelier de Theologie, & Profeſſeur au College de Navarre, prononça avec beaucoup de ſuccés. Il dit à ce Chancelier,

Que c'estoit un heureux rencontre pour l'Universsité, d'avoir pû adresser ses prieres à Dieu par l'organe d'une des premieres Dignitez de la plus illustre Eglise du Royaume, & du Chancelier de la plus fameuse Universsité du Monde; & que comme il représentoit le Corps du Chapitre de la Métropolitaine, les vœux de deux des plus celebres & des plus anciennes Compagnies de l'Etat, se trouvoient unis pour demander la conservation d'un Monarque, qui estoit leur commun Maistre, & leur commun Protecteur; que cette considération jointe avec

celle du Lieu où le Sacrifice venoit d'estre offert, donnoit sujet d'espérer qu'ils seroient reçeus favorablement du Ciel, & que tous ceux qui avoient la gloire d'y avoir participé, joüiroient paisiblement & longtemps de la félicité d'un Regne aussi éclatant & aussi heureux que celuy de Loüis XIV.

Mr Cocquelin répondit à ce Compliment avec l'éloquence qui luy est si naturelle, & dit, *Qu'il sçavoit bon gré à l'Université de ce qu'elle s'estoit voulu distinguer dans les Réjoüissances publiques, par les*

choſes qui eſtoient plus de la bien-ſéance pour elle, & de ce qu'elle eſtoit venuë dans le Lieu de ſa premiere origine & de ſon ancien domicile, offrir à Dieu l'odeur des parfums, & les flâmes du Sacrifice de charité, qui devoient luy eſtre plus agreables que les Feux qu'on avoit allumez juſque là dans la Ville, & dans toutes les Provinces, puis que c'eſtoit reconnoiſtre les dons du Ciel par des préſens que le Ciel meſme avoit fournis à ceux qui venoient les offrir avec une pieté ſi édifiante, & qui n'avoient rien trouvé ſur la terre qui puſt auſſi

dignement répondre à la gran-
deur des graces que le Royaume
en avoit reçeuës par la Naissance
du Roy, & celle de Monseigneur
le Duc de Bourgogne; ce qui luy
donnoit lieu d'employer en cette
occasion les paroles d'un grand
Roy qui en avoit merité de sem-
blables; Beny soit Dieu, qui a
donné à David un Fils plein de
toute la sagesse nécessaire pour
gouverner un grand Peuple, &
de dire, Beny soit Dieu, qui a
donné à Loüis le Juste un Fils
doüé d'une sagesse consommée,
pour conduire ce grand Etat qu'il
a herité de luy, & qui a donné

à Loüis le Grand *un Fils tres-ſage, dont il vient de voir naître un Petit-Fils, qui égalera la gloire de ſes Anceſtres.* Il fit enſuite des applications tres-juſtes des Paſſages des Saints Peres, & s'arreſta principalement ſur l'endroit de l'Apologie de Tertullien, où il exhorte tous les Chreſtiens de ſon temps, & particulierement les Preſtres & les Eveſques, à démander à Dieu pour l'Empereur, quoy qu'il en adoraſt d'autres que le leur, *une longue & heureuſe vie, une Famille floriſſante, des*

Troupes victorieuſes & invinci-
bles, des Sujets vertueux, de fi-
delles Conſeillers, une Poſterité
nombreuſe, un Regne paiſible,
& enfin tout ce qu'un Homme
& un grand Prince peut ſouhai-
ter pour ſa propre ſatisfaction, &
pour la félicité de ſes Sujets. Il
conclut, en faiſant voir *que*
des Peuples Chreſtiens ſont dans
une obligation beaucoup plus é-
troite, de demander ces choſes à
Dieu pour un Prince Tres-Chrê-
tien, qui mérite par ſa bonté d'eſtre
appellé le Pere de la Patrie, &
par ſa pieté le Protecteur des Au-
tels, & le Reſtaurateur de la Re-

ligion de ſes auguſtes Anceſtres.

Apres ce Diſcours, dont toute la Compagnie fut tres-ſatisfaïte, la Proceſſion retourna par la Ruë S. Jaques en l'Egliſe des Maturins, dans le meſme ordre, & avec le meſme nombre de Perſonnes qu'elle eſtoit venuë. On y fit encore une Priere, & enſuite on ſe ſépara avec une ſatisfaction genérale de tous les Corps, & de tous les Particuliers, d'avoir pû rendre un témoignage public, en la maniere la plus convenable à l'Univerſité, de ſon reſpect

envers le Roy, & de sa pieté envers Dieu.

La Planche que je vous envoye, m'engage à vous parler de nouveau de ce qui s'est passé aux Galeries du Louvre le jour de la Feste de S. Loüis. Mr Bérain, qui s'estoit servy de Lumieres vives dans des Lieux découverts, avant qu'aucun autre s'en fust servy à Paris, donna le premier l'idée de s'en servir dans l'Illumination dont je vous ay entretenuë amplement le dernier mois. Il en fit un Dessein, & en suite tous les Intéressez

dans cette dépense contri-
buerent de leurs avis, de leurs
soins,& de leur bource, pour
cette Illumination, dont on
a si avantageusement parlé.
Mr Girardon, fameux Scul-
pteur, assez connu par les
beaux Ouvrages qu'il a faits,
& dont on voit un fort grand
nombre à Versailles, estant
logé au Portique du milieu,
& son Logis occupant plus
d'étenduë que les autres, fit
décorer & illuminer ce Por-
tique à ses dépens,& ne laissa
pas d'entrer encor pour sa
part dans les autres frais que

'on fit en général. Il ne s'eſt
as contenté de cette dé-
enſe. Il a fait encor graver
a Planche que je vous prie
de conſidérer. Elle contient
oute la face du Portique
dont je viens de vous parler,
& que l'on voit au milieu de
la partie de la Galerie où ſont
les Logemens. Il y en a qua-
torze de chaque coſté, dans
l'eſpace d'environ quarante
toiſes, de ſorte que le tout
en a quatre-vingts de long,
ſans comprendre ce Portique
qui en a quatre. J'ay crû,
Madame, que pour vous faire

concevoir une idée de toute
cette Illumination, qui a eſté
applaudie de tout le monde,
il ſuffiroit que la Planche re-
préſentaſt le Portique. Il eſt
accompagné de deux des
vingt-huit Logemens qui
ſont de ſimétrie, occupez
par ceux qui excellent dans
les Arts, & que le Roy a
choiſis pour les en gratifier.
Je ne doute point, Madame,
que le travail de cette Plan-
che ne vous paroiſſe tres-
beau. Elle eſt faite par un
jeune Homme qui égale déja
les plus habiles Graveurs, &

qui se fera autant connoître par luy-mesme, qu'il est connu à Paris par le nom de feu son Pere. Il est Fils du Sr Marotte, Architecte & Graveur, qui a laissé beaucoup d'Ouvrages au Public.

Monseigneur le Dauphin trouvant l'Image de la Guerre dans l'exercice de la Chasse, a continué pendant tout ce mois à prendre ce divertissement. Il a chassé tres-souvent aux environs de Versailles, d'où il est venu trois fois dans la Plaine de S. Denys, & chaque fois ce Prince a fait

IIA MERCURE

collation à S. Oüen dans la
belle Maiſon de Mr de Bois-
Seglière franc. Monſieur, Madame,
& Mademoiſelle, vinrent ſe
promener au meſme Lieu au
commencement de ce mois.
Leurs Alteſſes Royales eſ-
toient accompagnées de Ma-
dame la Princeſſe de Rohan,
de Madame la Ducheſſe de
D. Levis Vantadour, de Madame de
Rouxel Grancé, de Madame la Mar-
quiſe d'Effiat, de Madame
de Gourdon, & de Mademoi-
ſelle de Loupes. Toute cette
illuſtre Compagnie arriva
ſur les quatre heures, & ſe

promena d'abord sur les Ter-
rasses & dans les Jardins;
mais le lieu où l'on demeura
le plus longtemps, fut l'Oran-
gerie. C'est un endroit en-
chanté. On y voit une gran-
de Perspéctive, qui représente
Cerés, que Leurs Altesses
Royales trouverent tres-bien
faite, & tres-finie. Aussi cette
Perspéctive a-t-elle estépeinte
par un jeune Homme de l'A-
cadémie, dont tous les Ou-
vrages sont estimez. Il s'ap-
pelle Mr Boulogne. Apres
qu'on fut revenu de la pro-
menade, on entra dans un

Sallon, où Mr de Boisfranc donna un magnifique Ambigu à Leurs Alteſſes Royales, qui firent l'honneur à Mademoiſelle de Boisfranc de la faire manger à leur table. Mr de Boisfranc ſervit Monſieur ; & Mr de Boisfranc ſon Fils, Maiſtre des Requeſtes, ſervit Madame & Mademoiſelle.

J'ay à vous apprendre le retour d'une ſanté dont je croy que toute la France donnera autant de marques de joye que la Cour en a donné. Vous voyez bien que je veux

parler de celle de M^r le Chancelier. Il eſt impoſſible de voir plus de conſternation qu'il en a paru dans le Conſeil, dans la Cour, & dans cette Ville. Le Roy meſme a fait connoiſtre qu'il eſtoit vivement touché de la maladie de ce grand Miniſtre. Ce Prince connoiſt mieux que perſonne les lumieres de ſon eſprit, & ſes Sujets connoiſſent ſon équité. Il ſemble que le Ciel, qui favoriſe tous les vœux du Roy, parce qu'il ſoûtient ſes intéreſts, ait non

ſeulement redonné la ſanté à Mr le Chancelier, pour ſervir ce Monarque, mais qu'il en ait meſme hâté le retour, une ſi prompte guériſon dans le temps qu'on l'attendoit le moins, tenant du miracle. Mrs les Secretaires du Roy ont fait chanter une grande Meſſe aux Celeſtins, pour demander cette guériſon. Le nom de ces Peres me fait ſouvenir de ce qui s'eſt paſſé à leur Convent. Quoy qu'ils n'ayent rang icy que les derniers, ce ſont eux qui ont

chanté à Paris le premier *Te Deum* pour la Naissance de Monseigneur le Duc de Bourgogne. Voicy comment la chose arriva. Madame Fieubet, Femme de M^r Fieubet, Conseiller d'Etat, & Chancelier de la Reyne, ayant reçeu la nouvelle de cette Naissance des cinq heures du matin, monta en Carrosse pour aller à Versailles; & comme elle demeure pres de ce Convent, elle l'apprit à ces Peres, qui ayant chanté aussitost le *Te Deum*, eurent l'avantage

d'eſtre les premiers à rendre graces à Dieu du Prince qu'il venoit de donner à la France, Ils firent auſſi des Feux pendant trois jours, diſtribuerent du Pain & du Vin, & dés le premier ſoir donnerent aux autres l'exemple d'illuminer leurs Clochers. Tout s'eſt enfin paſſé dans leurs réjoüiſſances avec beaucoup d'éclat, de zele, & de pieté, par les ordres & les ſoins du Pere Sainfroy, Vicaire General de l'Ordre, & Prieur du Convent de Paris.

Je vous envoye des Vers qui ont esté faits sur les avantages de la Liberté, par une Personne de vostre Sexe. Ce qui vous paroistra presque incroyable, à voir & leur netteté & le tour aisé qu'ils ont, c'est que la Dame qui les a faits, ne s'est apperçeuë que depuis six mois qu'elle estoit née pour en faire. Elle a fort peu de commerce avec le monde, passe sa vie dans son domestique, & se donnant toute entiere aux soins & aux occupations de son ménage, elle prend

ce temps pour s'abandonner à la reſverie qui eſt neceſſaire à ceux que favoriſent les Muſes. Jugez, Madame, ſi on ne peut pas aſſurer avec verité ce que je croy vous avoir déja marqué en pluſieurs occaſions, que ce n'eſt ny par art ny par étude que l'on devient Poëte, mais par ce beau feu qui eſt inſpiré de la Nature.

REFLEXIONS
SUR LA LIBERTE'.

AImable Liberté, doux charme de nos ſens,
Qui méritez ſi bien nos vœux & noſtre encens,
Ne ſerez-vous jamais des Mortels poſſedée
Que par une flateuſe & déceuante idée?
Les verray-je toûjours, ces aveugles Mortels,
Meſme en vantant vos Loix, démolir vos Autels,
Enyurez d'un erreur que leur caprice fonde,

Vouloir en s'enchaînant enchaîner
tout le monde,
Et par une flateuſe & folle ambi-
tion,
Se livrer ſans relâche à cette paſ-
ſion ?
Donneront-ils toûjours le plus beau
de leur vie
A ce Fantôme armé des noirs traits
de l'Envie ?
En vain pour cette Ingrate ils ſement
tour-à tour,
Jamais de la Moiſſon ils ne trouvent
le jour.
Quel eſt de tous leurs ſoins l'infail-
lible ſalaire?
Elle vient les flater d'un bien ima-
ginaire,
Et malgré leurs deſſeins, triſtes joüets
du Sort,
Leur eſpoir ſe confond enfin avec
la mort.

L'un charmé des grandeurs, & captif
de la Gloire,
Met son souverain bien au gain d'une
victoire,
Et d'une heureuse paix fuyant les
doux appas,
Ne croit voir la vertu qu'au milieu
des combats.
De cette illusion sa grande ame ob-
sedée,
Luy fait sacrifier sa vie à son idée,
Trop content de penser que le Siecle
à venir
Gardera de son nom un heureux sou-
venir.
Dans les Cours, de tout temps, regne
cette foiblesse,
Il faut avec éclat soûtenir sa no-
blesse.
Vous avez beau crier, la guerre me
déplaist,

Vous estes noble, il faut subir ce dur
Arrest.
C'est en vain que les Dieux vous
firent debonnaire,
Vostre paisible esprit ne peut se sa-
tisfaire,
Il faut que de sens froid, & sans estre
offencé,
Vous alliez follement, de mille coups
percé,
Braver les Ennemis au milieu des
allarmes,
Mourir, & que pour vous cette mort
ait des charmes.
Et pourquoy? c'est qu'il faut satisfaire
en mourant,
Non vous, mais le Public, vostre
Pere, un Parent,
Afin qu'apres la mort vostre gloire
semée,
Puisse faire en tous lieux parler la
Renommée,

Et que vostre Epitaphe ornant un
vain Tombeau,
Etonne le Passant d'un spectacle
nouveau.
L'un dont le foible esprit est dans
une autre assiete,
Préfere au Monde entier les Murs
d'une retraite,
Et s'ensevelissant dans le fond d'un
Convent,
Croit mériter beaucoup de mourir en
vivant.
L'autre sans refléchir à tout ce qu'il
veut faire,
Risque dans le moment tout pour se
satisfaire.
L'un fait des vœux trop tost, & les
fait au bazard,
L'autre s'en desabuse, & s'en repent
trop tard.
Celuy-cy sous le faix d'un assommant
ménage,

Gémit de deſeſpoir, & ſoûpire de
rage,
Et pouſſant vers le Ciel des regrets
ſuperflus,
Veut rappeller un temps qu'il ne
reverra plus.
Son ame, mais en vain, reconnoiſt par
la ſuite,
Qu'un Fantôme enchanteur l'avoit
de loin ſéduite.
Voy, voy, *luy diſoit-il,* dans vingt
ans, dans trente ans,
Tu verras les Enfans de tes petits
Enfans,
Qui comblant tes vieux jours de
plaiſir & de gloire,
Aux Peuples à venir porteront
ton Hiſtoire.
Que cette illuſion a de belles cou-
leurs,
Mais qu'elle cache, helas, de Serpens
ſous ces fleurs!

Que de ſoins importuns! que de dou-
leurs ameres
Agitent le ſommeil des miſérables
Peres!
Quiconque eſt ſatisfait de vivre par
autruy,
Fait ſi bien, qu'en effet il ne vit plus
pour luy.
Mais, dis-tu, ſi chacun veut ſuivre
ce caprice,
Il faut abſolument que le Monde
périſſe.
Hé, crois-tu que du Ciel la ſouveraine
Loy,
Pour le continuer, doive attendre
apres toy?
Mais paſſons, j'y conſens, ſur ces
extravagances,
Il en eſt, dira-t-on, dont les hautes
Sciences
Les mettent au deſſus des injures du
Sort,

Et qui malgré le vent, trouvent par tout le Port,
De qui la fermeté sans peine les délivre....
Oüy, je crois que cela se trouve dans un Livre.
C'est là que ces Messieurs exposent à nos yeux
Le veritable Sage, & l'égalent aux Dieux.
C'est là qu'avec hauteur à nos yeux on étale
Les traits les plus touchans d'une fine Morale.
C'est là que l'on entend crier avec fierté,
Homme foible, pourquoy vens-tu ta liberté?
Tandis qu'assujettis par leur propre manie
Ils n'oseroient gouster les plaisirs de la vie,

Et que se soûmettant à mille faux
égards,
Ils se trouvent gesnez jusques dans
leurs regards.
L'un, de ces visions se faisant une
Idole,
Se tuë à soûtenir par des raisons
d'Ecole,
Sans estre convaincu par ses propres
travaux,
Que le Sage jamais ne doit sentir les
maux,
Et d'un voile cachant son ame liber-
tine,
Veut qu'un Chien n'ait point d'ame,
& soit une Machine.
Cet autre tourmenté d'un desir cu-
rieux,
Veut aller sans respect foüiller jusques
aux Cieux,
Et des Misteres saints perçant le
sombre voile,

Sçavoir pourquoy Dieu fit juſqu'à la moindre Etoile.

Hé, vivons en repos, cherchons-y le vray bien;
Quand nous perdrõs ces ſoins, l'Etat ne perdra rien.
Ne peut-on voir un Homme au gré de ſon envie,
De quelques jours heureux favoriſer ſa vie,
Et ſans s'inquiéter des ſottiſes d'autruy,
Malgré de vains Cenſeurs, vivre & mourir pour luy?
Mais, direz-vous, je voy des Gens avec audace
Venir impunément me ſoûtenir en face,
Fiers de l'autorité de cinq ou ſix Pédans,
Des Propoſitions ſans raiſon, ſans bon ſens.

Hé, laissez à son gré chacun se satisfaire.

Dequoy vous meslez-vous? est-ce là vostre affaire?

Pourquoy vous emporter? estes-vous menacez

De rendre compte un jour de leurs esprits blessez?

Si vostre sentiment n'est pas celuy d'un autre,

Souffrez-le, puis qu'enfin il souffre bien le vostre,

Et de vos sens suspects craignant la trahison,

Pesez-bien en effet s'il n'auroit point raison.

Que l'obstination jamais ne vous emporte,

Que la droite raison soit toûjours la plus forte;

Sans songer au party que vous avez tenu,

Abandonnez le faux lors qu'il vous
est connu.
Que rejettant le fard d'une Eloquence
adrete,
En vous la Verité trouve un pur In-
terprete;
Dans la bouche du Simple ayez à ſon
aſpect,
Quoy que dite ſans art, un ſcrupuleux
reſpect.
Songez qu'elle ne veut jamais eſtre
adorée,
Que de ſa nudité reveſtuë & parée;
C'eſt aux ſeules erreurs qu'il faut des
ornemens,
Pour cacher leur venin ſous ces dé-
guiſemens.
Sans vous inquiéter, ſouffrez que
l'on conteſte,
Voſtre avis eſt donné, le Ciel fera
le reſte.

Aussi-bien, toy qui veux que l'on
suive tes pas,
Es-tu bien assuré que jusques au
trépas,
Sans estre traversé par quelque nou-
veau doute,
Sans changer de chemin, tu suivras
cette route?
Dans un mois, dans huit jours, peut-
estre avec horreur,
Toy-mesme tu seras honteux de ton
erreur.
N'allons donc point, enflez d'une
Science vaine,
Vanter la fermeté de la prudence
humaine.
Avoüons sans rougir, que nos foibles
esprits,
Du faux, comme du vray, sont au
hazard épris.
Secoüons, s'il se peut, le pesant escla-
vage

Que nous veut imposer le grand titre
de Sage.
Non, non, ne mettons point nos soins
ambitieux
A vouloir que sur nous tout le monde
ait les yeux.
Fuyons de cet écueil l'amorce dange-
reuse,
Sans le secours d'autruy rendons
nostre ame heureuse;
Et la santé dehors, & la Religion,
Croyons que tout n'est rien que pure
opinion.

Les Vers qui suivent ont esté notez par un fort habile Maistre. C'est assez dire à une Personne qui s'y connoist aussi bien que vous.

AIR NOUVEAU.

AH, quand on aime tendrement,
Que l'abſence eſt triſte & cruelle!
Mais que le retour eſt charmant,
Quand on retrouve un cœur fidelle!

J'ay à vous apprendre deux Converſions ſur leſquelles je ſuis ſeûr que je n'auray point le chagrin de me dédire. L'une eſt celle de Mr Guilbert, Seigneur du Hamel, qui abjura il y a un mois dans l'Egliſe des Théatins, entre les mains du Pere Aléxis du Buc, en préſence

Aouſt 1682.

de plusieurs Personnes de qualité. Il est d'une des plus anciennes Familles de Normandie, & sort d'Ancestres qui sont Fondateurs du Monastere dit, de *l'Ave Maria.*

La seconde Conversion n'est pas moins considérable. C'est celle d'un Gentilhomme d'aupres de Châlons en Bourgogne, nommé Mr de Villars, Seigneur de la Faye

Villers

Il a servy depuis dix-huit mois sur les Vaisseaux de Sa Majesté; & à son retour, l'éclairciſſement qu'il a demandé sur quelques doutes

au Pere Antoine Favie, Com-
mandeur de la Mercy de
Toulon, a produit pour luy
un effet ſi avantageux, que
ne pouvant réſiſter aux mou-
vemens de la Grace, il a re-
noncé à ſes erreurs. La ceré-
monie de ſon Abjuration ſe
fit le ſeptiéme de l'autre mois
dans la Chapelle Royale de
l'Infirmerie de Toulon, dont
ce Pere eſt Aumônier, en
préſence de Mr l'Intendant,
& d'un fort grand nombre
d'Officiers. Le Pere Favie a
reçeu beaucoup de gloire de
cette action, qui eſt un effet

de ſa vive foy, & de ſes gran-
des lumieres.

Vous avez appris par les Nouvelles publiques, que Mr Frobénius préſenta au Roy vers le 15. de Juillet, une Caleche des plus magnifiques, avec dix fort beaux Chevaux que Monſieur l'Electeur de Brandebourg a envoyez à Sa Majeſté. Comme elle paſſe pour une choſe d'une beauté ſinguliere, j'en ay demandé la deſcription. On me l'a donnée fidelle, & je croy que vous ne ſerez pas fâchée que je vous en faſſe part.

Les quatre Rouës de cette superbe Caleche sont de Sculpture, & toutes dorées. La Fleche est faite en maniere d'Arc, d'un morceau de bois tout d'une piece, & qui jette une gueulle de Baleine au dessus de l'Arc, dont la Sculpture est aussi dorée. Le corps de la Caleche est en maniere de Soufflet, & ne peut tenir que deux Personnes. Les Armes du Roy sont derriere la Caleche, d'une Sculpture en bosse. On voit des Trophées, aussi de Sculpture dorée, au dessous de ces

Armes. Le dedans eſt doublé de Velours vert, ſur lequel l'or & l'argent font une agreable nüance. Une Plaque de vermeil doré, où ſont les Armes du Roy, fait le marche-pied de la Caleche. Quatre Plaques, pareillement de vermeil doré, font les quatre coins en dehors, & ſont en Fleurs-de-Lys. Les huit Arc-boutans de la Caleche, ſçavoir quatre devant, & quatre derriere, ſont garnis de Branches de Laurier meſlées de Fleurs-de-Lys. Toutes ces Feüilles, lors que

la Caleche roule, ont le meſ-
me mouvement que les Feüil-
les naturelles ont ſur les Ar-
bres. Des huit Arc-boutans,
les quatre qui ſont derriere,
ne ſont que pour la ſimetrie,
& pour ſervir d'ornement.
Le Siege du Cocher eſt de la
couleur, & preſque de la
meſme richeſſe que la dou-
blure de la Caleche. Une
Coquille luy ſert de marche-
pied, & eſt toute dorée auſſi-
bien que le timon. Quoy que
je vous aye parlé de dix Che-
vaux, il n'y en a que huit qui
ayent des Harnois, les deux

autres ayant esté envoyez par précaution, en cas qu'il en mouruſt pendant le voyage. Ces dix Chevaux ſont tous de poil bay, de meſme taille, & de meſme âge, ayant chacun cinq ans. Tous leurs Harnois ſont couverts de Clous, & de Fleurs-de-Lys de vermeil doré. Les Brides & les Boſſetes ſont auſſi garnies de vermeil doré. Les Etriers du Poſtillon ſont de meſme matiere. La Selle eſt de Velours vert, ſemée de Fleurs-de-Lys en broderie. Les Rênes des Chevaux ſont de

de soye verte, meslée d'or & d'argent. Les Houpes, les Pendans, & les Guides, sont aussi tres-riches; & dans tout ce qui compose cette Caleche, on ne voit que de l'or & de l'argent.

Quoy que le secours de la Raison soit d'un grand usage contre beaucoup de malheurs, elle est pourtant bien souvent l'ennemie de nos plaisirs. Voicy ce que luy fait dire Mr de Vin, Substitut de Mr le Procureur du Roy au Chastelet, par un Amant qui la trouve trop severe. C'est

celuy dont je vous envoyay
il y a ſix mois la galante
Piece qui a pour titre, *L'A-*
mour devenu aveugle. Si l'e-
xemple de Caton vous fait
peine en celle-cy, parce
qu'on l'y voit Amant de ſa
Femme, & que d'ordinaire
l'amour d'un Mary n'eſt pas
violent, ſongez qu'il dut ai-
mer beaucoup Martia, puis
que l'ayant cedée à Horten-
ſius ſon Amy intime, il ſe fit
un bonheur de la reprendre
apres la mort de ce meſme
Hortenſius.

L'AMANT
A SA RAISON
TROP SEVERE.

RAison, tes beaux discours sont icy superflus,
Je suis las d'endurer tes mépris pour Elvire;
Je l'aime, tu le sçais, que veux-tu donc me dire?
Retire-toy, je ne t'écoute plus.
Si tu le veux pourtant, parle-moy de la gloire,
Montre-moy le chemin du veritable honneur.
Je pourray lors & t'entendre, & te croire,

Mais fay grace à l'amour qui poſſede
mon cœur.

SZ

Quoy, la voir ſans l'aimer! Le crois-
tu donc poſſible,
Et me prens-tu pour un Rocher?
Tu n'as rien à me reprocher,
Je ſuis Homme, & partant ſenſible.
J'ay réſiſté plus que je ne l'ay deû,
De ſes premiers regards je me ſuis
défendu,
Et me flatant ſous ta conduite
De pouvoir à la fin me ſauver de ſes
yeux,
Je la fuyois d'abord, mais inutile
fuite!
Je voyois Elvire en tous lieux,
Ie rencontrois par tout ces redoutables
yeux,
Ces yeux trop ardens à ma perte.
Malgré tous mes efforts mon ame s'eſt
ouverte

Aux feux qu'à tous momens ils me
lançoient de pres;
Et si j'en ay reçeu cette tendre bles-
sure,
Ne m'en accuse point, mais blâme
la Nature,
De m'avoir fait un cœur penétrable
à leurs traits.

§2

Tu m'as veu tant de fois te recevoir
pour guide,
I'ay suivy tes conseils en tant d'oc-
casions,
Que je fais étonné de te voir si ri-
gide,
Et consulter si peu mes inclinations.
Mais si je t'ay donné le meilleur de
ma vie,
Pour un peu de temps, je te prie,
Laisse-moy, Raison, à ton tour
Donner quelque chose à l'amour.

SS

A force d'estre raisonnable,
Peu s'en faut qu'on ne le soit pas;
Et si, comme il est vray, le Trop est
condamnable,
L'excés qu'on fait de toy n'est pas
plus pardonnable
Que celuy d'un fameux Repas.
Tu te plains des Assauts que te livre
la Table,
Et tu te sauves peu des bacchiques
combats;
Mais à toy-mesme plus contraire,
Tu te fais plus de mal cent fois,
Lors que ta politique inhumaine &
severe,
S'obstine, & ne veut pas relâcher de
tes droits.

SS

Renonce à tes dures maximes,
Sois exacte, mais sans rigueur,

Et ne t'avise plus de nous faire des
crimes
De ce qui charme un tendre cœur.
Ton autorité souveraine
S'établit en tous lieux par un peu
de bonté;
Mais Tel qui te traite de Reyne,
Se revolte, & se rit de ta severité,
On ne suit tes Loix qu'avec peine.

SE

On se souvient encor du divin[a] *Pe-*
riclés,
Qui pendant un long[b] *Ministere*
Ne termina sans toy jamais aucune
affaire,
Qui te faisoit entrer dans les moin-
dres projets
Qu'il faisoit pour la République,
Qui t'employoit par tout jusqu'en son
domestique,
Qui toûjours avec toy, toûjours
laborieux,

[a] Surnommé l'Olympien.

[b] De quarante ans.

Calma de ſes Rivaux les ſoins ambitieux,
Qui fixa la Fortune à ſa rare prudence,
Qui par ſa vive, ferme, & flexible éloquence,
Sçeut des Athéniens dompter l'eſprit mutin,
Qui ſeul par ton ſecours évita le
[a] *deſtin* [a] L'Oſtraciſme.
Des Chefs infortunez de ce Peuple volage,
Et qui moins Orateur que Sage,
Fit ſervir à ſa gloire, & le trouble, & l'orage
Qu'excitoient les Séditieux.
Ce Periclés pourtant chez l'aimable Aſpaſie
Portoit des deſirs & des feux
Que tu voyois ſans jalouſie.
Tu ne condamnois point les doux empreſſemens

Du plus grand Homme de la Grece,
Et tu trouvois pour lors qu'il faut à
la Sageſſe
Quelques tendres amuſemens.
De la Tribune enfin paſſoit-il chez
ſa Belle,
Tu l'en applaudiſſois, il retournoit
à toy
Et plus conſtant, & plus fidelle,
Et tu croyois de bonne-foy
Que ce peu de repos qu'il gouſtoit
aupres d'elle,
Luy donnoit pour agir une force nou-
velle.
Tu le vis, & ſans t'étonner,
Quand ce Peuple fongueux la vouloit
condamner
Sur quelque crime imaginaire,
Tu le vis s'abaiſſer juſques à la
priere,
Exciter dans les cœurs quelque com-
paſſion,

De ſes Concitoyens mandier le ſuf-
frage,
Au milieu de l'Aréopage
Expoſer en Amant toute ſa paſſion,
Conjurer en tremblant cette injuſte
tempeſte
Qui grondoit à grand bruit, qui
menaçoit ſa teſte;
Tu le vis ce grand Periclés
De ſes Iuges ſéduits détromper la
foibleſſe,
Les adoucir pour ſa Maîtreſſe,
D'un Iugement brigué s'allarmer du
ſuccés;
Douter meſme de la puiſſance
De cette ſouveraine & ſublime Elo-
quence,
Qui pourtant juſqu'alors avoit tout
ſurmonté,
Et qu'il armoit pour ſa défence;
Se défier de tout, craindre l'autorité

De cette Cabale ennemie,
Commettre en sa faveur & sa gloire,
& sa vie,
Implorer sans espoir le secours de ses
Dieux,
Tu le vis les larmes aux yeux
Demander en un mot la grace d'Aſ-
paſie.

§2

Ton Caton, ton plus grand Héros,
N'a-t-il pas quelquefois soûpiré de
tendresse.
Et ne s'eſt-il jamais aupres d'une
Maîtresse
Délaſſé de ses grands travaux?
Donnoit-il tout son temps à la choſe
publique?
Paſſoit-il au Sénat & la nuit, &
le jour?
Non, non, par un charmant retour
Cet auſtere Caton, ce grave Politique,

Estoit Homme en secret, & dans son
domestique
Ne se refusoit pas aux douceurs de
l'amour.
Martia, tu le sçais, avoit pour luy
des charmes;
Tout occupé qu'il fut des soins d'un
grand Etat,
Il joignoit dans son cœur l'Amant
au Magistrat,
Il sentoit de tendres allarmes,
Et dolus, de César prévoyant l'at-
tentat,
Entre sa Femme & Rome il partageoit
ses larmes.

SE

Pourquoy donc, cruelle Raison,
Viens-tu toûjours hors de saison
Traiter mon amour de foiblesse?
En estoit-ce une dans Caton,
Luy ce modelle de sagesse,

Luy que d'un si superbe ton
Cette Rome préfere aux Sages de la
Grece,
Enfin luy qui fut autrefois
Ton Favory, ton Tout, & l'appuy de
tes Loix?

Estois-tu lors plus indulgente?
N'enviſageois-tu lors que ſa vertu
brillante,
Et tes yeux ébloüis en faveur d'un
Héros
Vouloient-ils s'aveugler ſur de petits
defauts
Où nous attache la Nature?
Ah! Raiſon, aujourd'huy trop ſevere
& trop dure,
Le Monde a-t-il changé depuis?
Ton Caton, autrefois ſi ſenſible & ſi
tendre,
N'eſtoit-il pas coupable, helas, ſi je
le ſuis?

Homme plus qu'il n'estoit, j'ay sujet
de prétendre
Un sort du moins égal au sien,
Et mesme un peu plus d'indulgence.
Mais quoy? tu ne me répons rien,
Que veut donc dire ce silence?
Est-il favorable à mes vœux?
Ouy, je le vois. Enfin accordons-nous
tous deux,
Cesse de condamner mes transports,
pour Elvire,
Ton air froid l'incommode, elle aime
trop à rire,
Et chez elle, s'il faut parler de bonne
foy,
On se passera bien de toy;
Par tout ailleurs, ah! je te jure,
Qu'exact, fidelle, & soúmis à ta
Loy,
Ie t'obeïray sans murmure,
Et qu'autant mesme enfin qu'il dé-
pendra de moy,

I'élevray si haut cette foible indul-
gence,
Que pressez d'un commun desir,
Tes plus grands Ennemis se feront
un plaisir
De reconnoistre ta puissance.

SE

Que veux-tu? S'ajuster au temps,
Et de facilité se faire une habitude,
Croy-moy, Raison, c'est agir de bon
sens,
Car enfin force honnestes Gens
Te traitent de bizarre en te voyant
si prude,
Toûjours contraire à nos desirs.
Ton œil enfoncé, triste & sombre,
Regarde avec chagrin nos innocens
plaisirs.
On craint, lors qu'on te voit, de pousser
des soûpirs;
Plus maigre & plus pâle qu'une
Ombre

Que la noire Magie évoque des
Enfers,
Tu ne nous parles que des fers,
Dont ou l'erreur, ou l'imprudence,
Charge un cœur, par l'amour ou sur-
pris, ou séduit;
On ne peut t'échaper, & lors que l'on
te fuit,
Toújours à contretemps tu viens par
ta présence
Effrayer les Ris & les Jeux
Que nous inspire la Nature.
Cependant, malgré ta censure,
Chacun, en les cherchant, croyant se
rendre heureux,
On s'est fait dans le Monde une douce
Morale
Qui s'accommode à nos besoins;
Et vouloir, comme toy, trancher de
la Vestale,
Ou condamner nos petits soins,

C'eſt ſe donner bien de la peine,
Pour de tout l'Univers n'attirer que
la haine,
La raillerie, ou le mépris.
Veux-tu les éviter? quitte cette mé-
thode,
Fais moins cõtre nos cœurs de plaintes
& de cris,
Laiſſe-nous vivre à noſtre mode,
Et ſans chercher toújours à nous faire
la Loy,
Sois plus ſouple, ſois plus traitable;
Pour moy, je n'ay jamais d'heure plus
agreable
Que celle que je paſſe en rendez-vous
ſans toy.

LL

Quand je te mets de la partie,
J'en ſuis plus réſervé, moins hardy,
tout reſveur.
On me traite de Sénateur,

Et ma Belle mal divertie
D'un ſérieux qui luy déplaiſt,
Prend ſa Montre en baaillant, pour
voir l'heure qu'il eſt,
Chante ſans deſſein, ny meſure,
Change à chaque moment de place &
de poſture,
Et ne me dit que trop des yeux,
Taiſez-vous, Importun, ſortez,
vous ferez mieux.
Ie ne t'en croiray plus, j'ay beau faire
le ſage,
Ie ne le ſuis jamais qu'en vain,
Ie n'en tire aucun avantage,
On me remet, helas, toûjours au len-
demain,
Et toûjours à te ſuivre, incommode
& chagrin,
Ie voy que les rebuts ſont mon triſte
partage.

SZ

Ie me trouve bien mieux de mes éga-
remens,
La rigueur qu'on m'oppose eſt par eux
affoiblie,
Et ce que l'on refuſe à tes froids mou-
vemens,
Ie l'emporte par ma folie.
Mais, Raiſon, ne te fâche pas
Si ſans toy je fais mes affaires,
Dans ces petits plaiſirs je ne demeure
guéres,
Et toûjours l'œil ſur toy, je reviens
ſur mes pas.

Il n'y a rien de plus ſurprenant que la découverte que l'on a faite en Provence depuis quelques mois. La Ville de Toulon, où le Roy

fait construire un magnifique Arsenal pour ses Vaisseaux, est couronnée à un quart de lieuë de son enceinte d'une chaîne de Montagnes, la plûpart incultes. Le Sr le Blanc, Bourgeois de cette Ville-là, ayant une Heritage au pied d'une Colline, chercha les moyens de le décharger de plusieurs Rochers qu'on voyoit à fleur de terre. Il fit joüer pour cela divers Petards, & s'estant apperçeu d'une ouverture d'environ trois ou quatre pieds de diametre, il voulut détacher

les pierres voiſines, pour ſe faire jour dans cet Antre qu'il crut tres-profond, à cauſe du ſon que rendoit la voix qu'on y envoyoit par cette embouchûre. Le Pe-tard qu'il continua de faire joüer, eut le ſuccés qu'il en attendoit. Il fit une entrée large d'environ deux toiſes, & de la hauteur d'un Hom-me. Le jour manquoit à ſix pas de cette entrée; mais l'obſcurité n'étonna pas aſſez ce Bourgeois pour l'empeſ-cher de pourſuivre. Il appella ſes Amis, fit venir des Cu-

rieux, & avec la clarté de quantité de Flambeaux, on commença d'avancer dans ces Abîmes. Les raretez qu'on y découvroit à chaque pas, donnoient de longs sujets de raisonnement. C'estoient des congélations admirables, mais d'une diversité si surprenante, que l'imagination ne sçauroit former rien de plus beau, que ces jeux de la Nature. On voyoit des Testes, des Arbres, des Colomnes, des Mains, des Bras, des Jambes, & mille autres choses, qui par leurs

figures agreables ne contri-
buoient pas peu à calmer le
trouble, dont ſont ſaiſis ceux
qui les premiers oſent percer
des lieux ſi affreux. La lon-
gueur de cette Grote eſt de
plus de quatre cens toiſes.
C'eſt une Voûte aſſez régu-
liere, puis qu'elle eſt preſque
par tout également haute, &
interrompuë ſeulement d'eſ-
pace en eſpace par des con-
cavitez qui enferment mille
ſortes de congélations. Apres
que l'on eut marché environ
cent toiſes, on trouva qu'un
Ruiſſeau d'une eau fort claire

occupoit tout le passage. Ces Messieurs n'eurent garde de borner là leur curiosité qui devenoit une passion tres-violente, à mesure qu'ils découvroient tant de raretez. On leur apporta des Planches, avec lesquelles on dressa une maniere de Pont qui les fit passer à l'autre bord. Ils firent encor environ autant de chemin qu'ils en avoient déja fait, & commencerent à entendre un fort grand bruit causé par l'eau, qui coule au travers de cette Grote. Ils approcherent, & virent que cette

cette eau se cachoit dans des abîmes, d'où elle paroist deux ou trois fois, mais sans faire aucun murmure, jusques au Ruisseau dont j'ay parlé, apres quoy elle se perd tout à fait. Ses deux bords demeurent libres, & d'un & d'autre costé l'on y peut marcher à sec. On avança encor quarante ou cinquante toises, & cela fait, on trouva une Salle d'eau, sur laquelle s'élevoit une Voûte d'une prodigieuse hauteur. Le S^r le Blanc & ses Amis se contenterent de ce premier essay, qui donna lieu

à de grands desseins sur la dé-
couverte de cette eau. Le bruit de la Grote s'estant ré-pandu aux environs, tous les Curieux voulurent la voir. Il y vint grand nombre de Dames, qui oserent bien s'en-fermer dans le sein de la Ter-re, pour y admirer les effets de la Nature. Voyez, Ma-dame, combien vostre Sexe est intrépide. Depuis qu'il se pique de Philosophie & de Science, il n'est rien qu'il n'entreprenne. Quantité de jeunes Gens se jetterent dans cette eau, & y marcherent

presque toûjours à demy corps, avec des baſtons pour ſonder le Gué. Comme ce Lieu attiroit toute ſorte de Perſonnes, Mr de Montaigu, l'un des Ingénieurs que le Roy a envoyez à Toulon, pour faire travailler à l'Arſenal & à l'agrandiſſement de la Ville, voulut examiner cette Grote. Il la trouva ſi ample & ſi belle, qu'une autre fois il y fit porter ſes Inſtrumens, pour ſçavoir ſi on ne pourroit pas conduire les eaux juſqu'au Baſtiment du Sr le Blanc, & y faire des Fon-

taines. Il assura qu'on pouvoit y réussir, & qu'il y avoit assez de pante pour en venir aisément à bout. Aussi-tost le Sr le Blanc entreprit cet Ouvrage soûterrain. Un Batardeau fut dressé à la Salle d'eau, afin de donner aux eaux toute la hauteur dont elles pouvoient avoir besoin, & par ce moyen on fit un Canal, qui luy porte une fort petite partie de cette eau, dont il a fait un Etang & deux Fontaines, qui rendent ce Lieu, qui est au pied d'une petite Riviere, un des plus beaux des

environs de Toulon. Meſſieurs de Ville, voyant qu'un Particulier avoit oſé entreprendre un ſemblable Ouvrage, réſolurent de profiter de ces eaux, afin de continuer d'embellir Toulon par des Fontaines qui ſont dans ſes Ruës en ſi grand nombre, que cette Ville peut préſentement paſſer pour une des plus agreables du Royaume. On doit principalement ce deſſein à Mr Carqueyrant, premier Conſul de la Ville. C'eſt un Gentilhomme qui porte ſur ſa Perſonne des

marques glorieuſes de ſa bravoure, & qui eſt d'une Famille qui s'eſt acquis beaucoup de réputation en ſervant le Roy ſur Mer & ſur Terre. Il ſe rendit dans la Grote avec quelques Officiers de Ville. Mr Iſnard, Homme d'une grande expérience dans l'Art de naviger, & qui a tres-longtemps ſervy ſur les Vaiſſeaux de Sa Majeſté en qualité de Lieutenant, trouva que le Batardeau ramaſſoit une ſi grande quantité d'eaux, qu'elles pourroient bien porrer un

Bateau, avec lequel on navigeroit juſques au bout de la Grote. Il fut conclu qu'on executeroit ce deſſein. On fit porter un Bateau plat, qui pouvoit contenir cinq ou ſix Hommes. On dreſſa la Bouſſole dés l'entrée de la Caverne, afin de ſçavoir vers quel Pole on alloit faire cette Navigation, & là, ſans rames ny voiles, M^r de Carqueyrant accompagné de deux autres, & d'un Matelot, eut la hardieſſe de s'embarquer ſur des eaux inconnuës à tout le monde. Ce fut quelque choſe

de fort curieux de voir partir ce Bateau qui s'engoufra dans ces noirs Abîmes, armé seulement de quelques Flambeaux. Les Spectateurs qui le perdirent bien-tost de veuë, estoient saisis de frayeur, & ne sçavoient qu'esperer d'une entreprise qu'ils accusoient de temérité. On navigea plus de deux cens toises, ayant toûjours plus d'une demy pique d'eau. Enfin on trouva le passage fermé par un Roc formé en Voûte, du pied duquel l'eau sort sans boüillon, & sans murmure.

La Voûte eſt plus unie, & plus uniforme dans tout cet eſpace, & il y a un peu moins de congélations. Ceux qui eſtoient ſur le bord, pouſſerent de grands cris de joye, voyant cette Navigation heureuſement terminée par le retour du Bateau. Je croy qu'il ne s'en eſtoit point encor fait de cette nature.

L'heureuſe naiſſance de Monſeigneur le Duc de Bourgogne a donné à tout le monde un empreſſement extraordinaire de marquer ſa joye. L'Ouvrage

qui suit a esté un des pre-
miers qu'on ait préſente:
au Roy. C'eſt un Impromptu
que l'impatience de montre:
ſon zele n'a pû donner le
temps de polir. Vous m'er
manderez voſtre ſentiment
L'Autheur eſt de vos Amis.
C'eſt tout ce que je vous en
diray pour vous le faire con-
noiſtre.

SUR LA NAISSANCE DE Mr LE DUC DE BOURGOGNE.

LA Gloire qui n'abandonne jamais le Roy, ayant accompagné ce Monarque dans la Chambre de Madame la Dauphine, pendant que cette Princesse estoit dans les douleurs de l'enfantement, voulut voir des premieres l'auguste Enfant qui faisoit l'attente de tous les François, afin qu'au premier instant de sa naissance elle pust faire

passer dans son cœur tous les sen timens de grandeur & de justic qui ont rendu LOUIS LE GRAND l'admiration & l'étonnement de toutes les Na. tions. Monseigneur le Duc d Bourgogne eut à peine vû l jour, que la Gloire ayant exe. cuté ce qu'elle avoit résolu, de. manda où estoit la Renommée. Elle s'étonna de son absence, & s'en plaignit assez hautement pour estre entenduë. Le monde fournit-il à present, dit-elle, quelque nouvelle assez grande pour donner de l'employ à la Re. nommée? Est-il une Cour sur la

terre, qu'elle doive préferer à
lle du Monarque des François,
r n'y trouve-t-elle pas d'assez
lustres Matieres pour l'occuper
ntierement? Elle n'eut pas fi-
ist achevé ces mots, qu'elle vit
roître la Renommée, mais toute
sse & toute abatuë. D'où vous
ient cette paresse, luy dit-elle,
) pourquoy cet air remply de
ngueur, quand vous ne devez
voir que de la joye? La Re-
ommée ne demeura pas sans ré-
onse, & voicy de quelle façon
lles se parlerent.

LA RENOMME'E.

J'ay fait tant de fois le tour

du Monde depuis quelques
années, & ces longs voyages
m'ont tellement fatiguée
que la joye de mon cœur ne
peut paſſer juſqu'à mon
viſage. Je ne me ſens plus
aſſez de force pour ſupporter
de ſi grandes peines, & je
crains d'eſtre bien-toſt obli-
gée d'abandonner mon em-
ploy. Les plus fameux Héros
de l'Antiquité ne m'ont pas
enſemble donné tant d'occu-
pation pendant leurs plus
rudes Guerres, qu'a fait le
Grand Roy qui nous attire
icy l'une & l'autre, depuis la

Paix qu'il a bien voulu don-
ner à l'Europe. J'avois crû
d'abord que ce devoit estre
un temps de repos pour moy.
Cependant depuis cette Paix
qui n'a point d'exemple dans
les Siecles précedens, ce Mo-
narque n'a pas laissé de mar-
quer ses jours par des actions
si dignes d'estre admirées,
que les moins brillantes ont
merité que je fisse le tour de
la Terre pour les annoncer.
On diroit qu'il s'étudie tous
les jours à chercher quelque
moyen de répandre de nou-
velles graces sur ses Sujets,

puis qu'il en a trouvé qui ne ſont jamais entrées dans l'eſprit des Hommes. Les Académies que ce modelle des Roys vient d'établir à Metz, & à Tournay, en faveur de la Nobleſſe, juſtifient ce que je dis, auſſi-bien que tout ce qu'on luy voit faire chaque jour pour la véritable Religion. Je dis chaque jour, & je parle inſtruite, parce que j'en ay de fidelles Mémoires, & que je viens de faire connoiſtre dans les Climats les plus éloignez toutes les Actions de cette nature que ce

Prince a faites, & beaucoup d'autres encor, dont la moindre pourroit suffire à faire un Héros.

LA GLOIRE.

Pouvez-vous, ayant une si parfaite connoissance de tant de merveilles, vous empescher de retourner aux deux bouts du Monde, pour y publier qu'il est né un Prince de l'auguste Sang de ce Monarque?

LA RENOMME'E.

On y sçait déja cette nouvelle, parce qu'on y sçait dans quel temps la France ac-

tendoit un Gage de l'amour de ſon Dauphin, & d'une des plus accomplies Princeſſes de la Terre. Ainſi j'ay vû les Peuples perſuadez en tous lieux, qu'un Prince ſeroit le premier fruit de leur Mariage. Il vous eſt aiſé de concevoir ce qui leur a fait tenir pour infaillible une choſe qui ſembloit eſtre incertaine. L'Empereur des François ſouhaitoit d'avoir un Petit-Fils, & ils n'ont point douté que ſes vœux ne dûſſent eſtre exaucez, ſçachant que ſes vertus luy ont rendu

le Ciel favorable, & qu'un Prince qui ſoûtient ſi dignement le glorieux Titre de Fils Aîné de l'Egliſe, ne manque jamais de voir ſes ſouhaits remplis, quand il n'en forme que pour le bonheur de ſes Etats.

LA GLOIRE.

Je croy comme vous, que tous les Peuples de la Terre eſtant convaincus que le Ciel exauceroit les vœux d'un Monarque avec lequel il ſemble eſtre d'intelligence, ils ne doutent point que la France n'ait préſentement un

nouveau Prince; mais vous devez vous donner le plaisir de leur aller confirmer vous-mesme ce qu'ils ont pensé. La connoissance qu'ils ont de tout ce qui a fait mériter le surnom de Grand à l'Invincible Souverain dont nous parlons, leur doit faire esperer beaucoup de son Petit-Fils. Mais afin qu'ils soient pleinement persuadez de ce qu'on en doit attendre, entretenez-les de l'auguste Dauphin de France. Parlez-leur de son adresse admirable à manier un Cheval. Dites-

leur qu'il eſt infatigable dans tous les exercices du Corps. Inſtruiſez-les de la connoiſſance qu'il a des beaux Arts. Apprenez-leur que ſon Cabinet eſt remply d'un nombre infiny de Raretez, qui ſont autant de chefd'œuvres, dont il connoiſt toutes les beautez, & dont il peut juger encor plus en Maiſtre de l'Art qu'en Prince, puis qu'il deſſigne parfaitement bien, & qu'il a meſme gravé quelques Planches. Ne manquez pas à leur faire connoiſtre que les Sciences les

plus relevées luy ſont familieres, & qu'il poſſede les Poëtes & les Hiſtoriens d'une maniere qui cauſe autant d'admiration que de ſurpriſe, puis qu'il les cite ſouvent fort à propos, quoy qu'il ne les ait point lûs depuis pluſieurs années. Enfin pour mettre la derniere main à voſtre Eloge, & le comble à ſa gloire, faites-leur bien remarquer qu'il eſt l'exemple des Princes de ſon âge, qu'il eſt d'une ſageſſe éprouvée, & qu'il paroiſt Fils de Loüis LE GRAND par ſes vertus, comme il l'eſt par ſa naiſſance.

LA RENOMME'E.

Tout ce que vous venez de me dire, me donne tant de joye, & m'anime de telle maniere, que je sens renaître mes forces pour en aller porter les nouvelles aux deux bouts du Monde. Adieu, je parts, & prétens devancer tous les Courriers qui sont partis avant moy.

La Renommée s'envola apres ces paroles, & la Gloire suivit le Roy.

Quoy que les jugemens de Dieu soient impénetra-

bles, il eſt difficile de ne pas croire qu'une mort funeſte qui ſuit une vie pleine de ſcandales, en eſt la punition. Ce que je vay vous conter, eſt un exemple terrible, dont les Impies pourront faire leur profit. Il y a quelques années que trois jeunes Etrangers eſtant venus à Lyon, prirent le deſſein de s'y établir. Ils ſe meſloient de Peinture, eſtoient tous trois fort bien faits de corps, & s'appelloient Freres, ſoit qu'en effet ils le fuſſent, ſoit que l'amitié qui les uniſſoit les

euſt

euſt obligez à ſe donner l'un l'autre ce nom. S'il paſſoit quelque Sçavant par cette fameuſe Ville, ils s'empreſſoient auſſitoſt à le chercher, & le régaloient chez eux magnifiquement, ſans qu'on ait pû découvrir, ny d'où ils eſtoient, ny ſur quel fond ils pouvoient fournir aux grandes dépenſes qu'on leur a veu faire. Ils avoient beaucoup d'eſprit, mais peu de Religion. Au moins cela paroiſſoit par quelques diſcours qui leur échapoient. Leur vie eſtoit extrémement libertine.

Je n'en ſçay point le particu-
lier. Je ſçay ſeulement qu'ils
ſont morts tous trois depuis
peu de temps, de la maniere
que je vay vous dire. Le pre-
mier, voyant donner la Queſ-
tion à un Criminel, en fut ſaiſy
de frayeur, & cette frayeur
luy ayant fait faire un faux
pas, il tomba à la renverſe,
ſe caſſa la teſte, & mourut du
coup dans le meſme inſtant.
Le ſecond, voulãt embrocher
une Eclanche qu'il prit par
impatience des mains d'un
Valet, mit le manche de la
Broche contre la muraille,
& l'Eclanche contre ſon eſ-

tomac. Il pouſſa en ſuite avec tant de violence, qu'il s'embrocha malheureuſement luy-meſme, & mourut auſſi ſur l'heure, ſans avoir pû proférer aucune parole. Le troiſiéme alla ſur la fin du mois de Juin paſſer quelques jours chez un Curé à une lieuë de la Ville. Il ſe promenoit avec luy dans ſon Jardin, quand s'arreſtât tout-à-coup, il regarda fixement le Ciel pendant un demy-quart d'heure, puis il s'écria, *Je ſuis mort, je ſuis mort. Dans une heure je ne ſeray pas en vie.*

Ma Caſſette, ma Caſſette, Mr le Curé, ma Caſſette. On alla querir cette Caſſette, qui l'acópagnoit toûjours en quelque lieu qu'il allaſt. Il l'ouvrit, en tira pluſieurs petits papiers, & un autre de ſa poche, demanda de la lumiere, & les brûla tous; apres quoy il jetta cette Caſſette, en diſant, *ma Caſſette au Diable.* Cela eſtant fait, il regarda de nouveau le Ciel, & dit comme auparavant, *Je ſuis mort, je n'ay plus que quelques momens à vivre.* Le Curé luy dit qu'il s'inquiétoit mal-à-

propos, qu'il ſe portoit bien, & qu'il n'avoit point de fiévre. Il continua toûjours à dire qu'il eſtoit mort; ſurquoy le Curé luy conſeillant de ſe confeſſer, puis qu'il ſe croyoit ſi preſt de mourir, il luy répondit, *Je me confeſſeray demain, je ſuis mort;* & en diſant ces paroles, il tomba mort effectivement. J'ay leû ce que je vous dis dans une Lettre qu'a écrite icy le Supérieur d'une des Maiſons les plus réformées de Lyon. Il marque qu'il a connu ces trois Freres, qu'il leur a parlé

plusieurs fois, & qu'il les a meſme employez pour quelques Tableaux. Ces morts funeſtes m'ont eſté confirmées de bouche par des Perſonnes tres-dignes de foy, venuës icy de Lyon depuis peu de jours.

Heureux qui meurt de la mort des Juſtes! C'eſt de cette ſorte qu'on a ſujet de croire qu'eſt mort le ſeptiéme de ce mois, Meſſire Jean Philipes Berthier, Seigneur de Montrave, Maiſtre des Requeſtes honoraire, & auparavant Conſeiller au Par-

lement de Toulouſe. Il eſtoit Fils aîné de Meſſire Jean Berthier, Seigneur de Montrave, Premier Préſident au Parlement de Toulouſe, Petit-Fils de Meſſire Philippes Berthier, auſſi Seigneur de Montrave, Préſident à Mortier en ce meſme Parlement, grand Juriſconſulte, qui a fait part au Public de divers Ouvrages tres-conſidérables, & Frere de Meſſire Antoine Berthier, Eveſque de Rieux. Il a eu ſix Sœurs; la premiere mariée à M^r de Geneſte, Procureur

General au Parlement de Toulouſe; la ſeconde, à Mr de Garribal, Maiſtre des Requeſtes, Préſident au Grand Conſeil, dont eſt venuë Gabrielle de Garribal, Femme de Mr de la Reynie, Conſeiller d'Etat, & Lieutenant General de Police; la troiſiéme, à Mr de Villespaſſan, Conſeiller en la Grand'Chambre du Parlement de Toulouſe, dont eſt ſorty Mr de Villespaſſan, qui a eſté Page de la Chambre du Roy; & la quatriéme, à Mr le Marquis de Foix, Capitaine des Gardes

Nicolas

Suisses de Monsieur. La cinquiéme est Abbesse de Favars; & la sixiéme, Religieuse dans cette Abbaye. Cette Maison, dont M^r Berthier qui vient de mourir, est le dernier Masle de la Branche aînée, porte d'or, *au Bœuf éfrayé de gueulles, chargé de cinq Etoiles d'or.* La Branche Cadete est celle de M^r Berthier, Baron de S. Geniez, dont estoit feu M^r l'Evesque de Montauban, l'un des plus celebres Prédicateurs de ce Siecle. M^r l'Abbé Berthier son Neveu, s'est acquis gran-

de eſtime dans la Chaire.

La nouvelle Fable que je vous envoye, eſt de la façon de Mr Daubaine.

LE CHAT, ET LE COQ.

FABLE.

UN Chat parmy les Chats trancha du neceſſaire,
Faiſoit le Rominagrobis.
Il faut, *dit-il un jour*, changer nôtre ordinaire,
Et laiſſer aux Chats du vulgaire
Le plaiſir de manger des Rats & des Souris.

Dans ce dessein, comme Esope le
conte,
Il se rend au Marché pour y faire
son compte;
Pheare le fait aller dans une Basse-
Cour.
Quoy qu'il en soit, du premier tour
Il voit à foison dequoy prendre,
Et d'un vieux Coq il se saisit.
Quelque jeune Poullet auroit esté plus
tendre;
Mais les Chats aiment tout quand ils
ont appétit.
Pendant qu'il tient ce Coq, qu'il le
pince & le plume.
Quand perdas-tu, *dit-il*, ta mau-
dite coûtume,
De crier dés le point-du-jour?
A peine ton Maistre sommeille
Que ton cry facheux le réveille.
Ingrat! Je vais t'apprendre à faire
mieux ta cour.

Vous condamnez ce qui fait
mon mérite,
Répond le Coq; & ſi dans la
Maiſon
A quelque choſe je ſuis bon,
C'eſt quand mes petits ſoins font
que mon Maiſtre quitte
Le repos qu'il prenoit au lit;
Plus il fait de travail plus il a de
profit.

22

Sur ce raiſonnement le Chat n'eut rien à dire.

Il s'y prit d'une autre façon.
A tout âge, en toute ſaiſon,
Luy dit-il, une Femme au plus
devroit ſuffire;
Et cependant, voluptueux,
Tu vas juſques à l'infâmie.
Reflechis un peu ſur ta vie.

Raviſſeur, Adultere, & meſme
Inceſtueux.
De crime en crime tu la roules.
D'aimer trop mes plaiſirs vous
me blâmez en vain,
Repart le Coq au Chat, & mon Maî-
tre a le gain
De tous les œufs que luy pon-
dent ſes Poules.
Contre cette replique aurez-vous
des raiſons?
Oüy j'en ay, *dit le Chat*. Si tu les
veux apprendre,
Ce ſont celles du Loup qui mange
les Moutons,
Ou celles que le Fort au Foible a
droit de rendre.
Le Coq eut beau recourir au Caquet,
Le Chat glouton l'étrangla net.

La Cour de Hanover eſ-

tant une des plus galantes Cours d'Allemagne, je continuë à vous en apprendre les Divertiſſemens. Le Mercredy 8. du dernier mois, Mr le Baron de Platen, dont je vous ay parlé pluſieurs fois, régala Leurs Alteſſes de Hanover, avec Madame la Princeſſe & Meſſieurs les Princes, dans ſa Maiſon de plaiſance, qui eſt à une portée de Canon de la Ville. Il y fit venir quantité de petites Pieces de campagne, qu'on plaça dans le Jardin, & on beuvoit toutes les ſantez au bruit de trois

décharges de toute cette Artillerie. On n'oublia rien pour donner de l'éclat à cette Feste. Les Trompetes & les Timbales s'y firent entendre, aussi-bien que les Hautbois, & les Flûtes douces; & les Violons François acheverent de charmer cette illustre Compagnie, qui prit grand plaisir à les écouter pendant le Repas.

Le Dimanche 19. du mesme mois, Monsieur le Duc, & Madame la Duchesse de Hanover, qui ont esté prendre l'air de la Campagne à

de Brunswiek.

Hircham depuis quelque temps, vinrent à Hanover faire leurs dévotions accoûtumées. Ils y prirent le divertiſſement de la Comédie Françoiſe, & enſuite on leur donna un tres-beau Feu d'artifice, qui fut admirablement executé, & qui dura une heure & demie. On vit en l'air des combats de feu tres-ſurprenans, & il y en eut ſur terre & ſur l'eau, qui donnerent beaucoup de plaiſir à cette Cour. Un Arc de triomphe, brillant de clartez par tout, parut pendant tout le temps

de ce Spéctacle. Les Armoiries de Leurs Alteſſes de Hanover eſtoient ſur le Frontiſpice, avec pluſieurs Chifres de leurs noms agreablement formez, & colorez d'un bleu lumineux, qui devint enfin une éclatante lumiere. Deux Colomnes de cette même Architecture lumineuſe, accompagnoient de coſté & d'autre ce brillãt Portique. Il y eut un Cygne remply d'artifice, qui ſe promenant ſur l'eau ſous les Feneſtres du Palais, jetta mille feux de toutes parts. Ces feux qui entroient dans

l'eau, en ſortoient un peu apres avec quantité de ſerpenteaux, qui ſembloient courir l'un apres l'autre, & qui enſuite s'élevant en l'air, furent un charme pour les Spectateurs. Monſieur le Duc de Hanover fut ſi ſatisfait de ce divertiſſement, qu'il en commanda un ſemblable pour une autre occaſion.

Madame de Souvray, Abbeſſe de Villers Canivet, dont je vous parlay amplement il y a trois mois, reçoit tous les jours de nouvelles marques de l'eſtime que l'on fait de ſa

vertu, & de ſon mérite. Mr l'Eveſque de Rennes, Mr le Comte de Nancrey, Gouver- v. Dreux
neur d'Arras, Mr le Comte & Madame la Comteſſe d'Aubigny, Mr le Baron de Neufvillette, & enfin tout ce qu'il y a de Perſonnes conſidérables dans le Païs, luy envoyerent faire compliment le jour de Sainte Anne, qui eſt ſa Patronne. Cette Feſte fut celebrée par ſes ordres avec une magnificence digne d'elle. Tout ce qui concerne les cerémonies de l'Egliſe, y fut obſervé ainſi qu'on

a coûtume de faire dans les plus grandes ſolemnitez, & les Voix charmantes des Religieuſes formerent une Muſique qui égaloit les plus doux Concerts. Il y eut un Feſtin tres-ſomptueux, non ſeulement pour un fort grand nombre de Perſonnes invitées, mais encor pour ceux que le bruit de cette Feſte avoit attirez. Tous les Sujets & Vaſſaux des Baronnies de Villers Canivet, & de Leffart, ayant pris les Armes, contribuerent à l'éclat de cette Feſte par pluſieurs décharges

de leurs Mouſquets dans la Court de l'Abbaye. Vous jugez bien qu'elle ne ſe paſſa pas ſans que cette illuſtre Abbeſſe reçeut quantité de Vers à ſa loüange. Elle eut ſur tout grand ſujet d'eſtre contente de ceux que luy envoya la ſpirituelle Madame de Maherû, Religieuſe de Vignas. C'eſt une Abbaye Royale à deux ou trois lieuës de Villers-Canivet, dont Madame de Teſſé Frouley eſt Abbeſſe.

Il eſt bien avantageux de n'aimer pas ſi aveuglement, qu'on ne conſerve toûjours

un peu de raiſon. Vous le connoiſtrez par le détail que je vous vay faire. Un Cavalier à qui de tres-belles actions avoient acquis juſtement le titre de Brave, s'attacha aupres d'une jolie Veuve, dont il eſſaya de gagner le cœur. Il crut n'y pouvoir mieux réüſſir qu'en s'appliquant a étudier ce qui luy plaiſoit. Elle eſtoit portée à la dépenſe. Il en fit pour elle, & l'inſtruiſit de ſa paſſion par de galantes Parties, où rien n'eſtoit épargné de ce qui pouvoit les rendre éclatantes.

Ces marques d'amour qu'il luy donnoit à grand bruit, flatoient la vanité de la Belle. Elle les payoit par beaucoup de complaisances; & si dans ce temps il eust voulu s'expliquer pour le Sacrement, il y a grande apparence qu'on l'eust écouté avec plaisir. Mais quoy que tres-amoureux, il raisonna sur les suites. On luy apprit que la Dame n'avoit pas vécu en trop bonne intelligence avec son premier Mary, parce qu'il ne soufroit pas qu'elle changeast tous les jours d'Habit, ny

qu'elle euſt des Meubles auſſi ſomptueux qu'elle les vouloit avoir. Cet exemple luy fit peur, & cette crainte ayant rallenty ſa paſſion, il commença à ſe montrer moins prodigue, & par conſéquent à plaire moins. Comme elle n'eut plus les meſmes égards pour luy dés qu'elle l'eut vû changer de conduite, elle luy laiſſa paroiſtre beaucoup de défauts qu'il n'avoit point apperçeus d'abord. Ces défauts le guérirent tout-à-fait, & il eſtoit preſt de ſe retirer, quoy que les dépenſes qu'il avoit

avoit faites luy tinſſent un peu au cœur, lors qu'un jeune Gentilhomme, maiſtre de luy-meſme, & ayant beaucoup de bien, fut introduit chez la Dame. Il le laiſſa s'embarquer, & feignit de ne point voir l'attachement qu'il prenoit pour elle. Le jeune Amant donna d'abord dans ſon gouſt. Il fut libéral, alla au devant des agreables Parties, & fournit à tout avec des marques de joye qui luy gagnerent bien-toſt le cœur de la Belle. Ils s'aſſeurerent d'une mutuelle paſſion, & ſi

le nouvel Amant n'euſt point craint le Cavalier, qui avoit ſes veuës en continuant à eſtre aſſidu, le mariage l'euſt bientoſt rendu heureux. Le Cavalier s'apperçeut qu'on le craignoit, & c'eſtoit ce qu'il avoit prétendu. Deux mois ſe paſſerent ſans que les choſes changeaſſent d'état. La Dame traitoit bruſquement le Cavalier pour le bannir de chez elle, & il donnoit à ces bruſqueries le nom de faveur pour n'avoir pas lieu de s'en fâcher. Enfin ayant remarqué que ſon Rival s'enfla-

moit de plus en plus, par les obſtacles que la continuation de ſes ſoins apportoit à ſon bonheur, il luy dit un jour qu'il s'apercevoit depuis quelque temps qu'il aimoit la Dame; qu'il eſtoit fâcheux que deux Gentilshommes euſſent formé le meſme deſſein; que cependant l'un des deux devant ceder, il eſtoit juſte qu'on laiſſaſt l'aimable Veuve en liberté de choiſir, & qu'il le croyoit aſſez raiſonnable pour conſentir comme luy à la rendre Arbitre de leur fortune; mais qu'ayant

fait l'un & l'autre beaucoup de dépenſe pour luy marquer leur amour, la meſme juſtice vouloit que le Malheureux fuſt indemniſé, & que peut-eſtre il parloit contre luy-meſme, puis que l'ancienneté de ſes ſervices luy devoit faire eſperer que la preférence luy ſeroit donnée. Le jeune Amant, qui ſe tenoit ſeûr du cœur de la Belle, & qui n'oſoit rien conclure par la crainte de s'attirer une affaire qui pouvoit avoir des ſuites fâcheuſes, fut ravy de l'ouverture que luy fit le Ca-

valier. L'argent qui le défaisoit d'un redoutable Rival, luy estoit fort peu considérable. Il approuva ce qu'il avoit propolé, & s'estant donnez parole de vivre toûjours Amis, quelque choix que fist la Dame, ils arrestèrent que le Malheureux recevroit cinq cens Louis de celuy qu'elle voudroit preférer, & ne se quiterent point qu'apres en avoir passé un Acte pardevant Notaires. Ce fut alors que le jeune Amant crut avoir pris son Rival pour dupe. Comme il ne craignoit plus

rien de luy apres l'accord qu'ils venoient de faire, il redoubla ſes ſoins aupres de la Belle, & n'eut pas de peine à obtenir qu'elle s'expliquaſt en ſa faveur. Le Cavalier en fut inſtruit & par elle-meſme, & par ſon Rival, qui le pria de ſe ſouvenir de ce qu'ils s'eſtoient promis ſur cette affaire. Il tâcha de prendre un viſage conſterné, pouſſa quelques faux ſoûpirs, & ayant reçeu la ſomme dont ils eſtoient convenus, il laiſſa la Veuve au jeune Amant, qui l'épouſa quelques jours apres.

Ils aiment tous deux la grande dépense, & rien n'eſt égal à celle qu'ils font. Quoy que le Mary ſoit riche, on doute fort qu'il la puiſſe ſoûtenir longtemps ſans mettre ſes affaires en déſordre. Jugez de la joye du Cavalier de s'eſtre tiré ſi à propos d'un engagement, dangereux pour luy de toutes manieres.

Vous vous ſouvenez, Madame, de la fermeté avec laquelle je vous appris dans ma Lettre de Fevrier dernier, que Mr de Guilleragues Ambaſſadeur de France à Conſ-

Relation de ce que fit Madame la Comtesse de Soissons dans une Mascarade.

De la Vorgne.

tantinople, avoit loûtenu ce
qui s'eſtoit fait devant l'Iſle
de Chio, contre les Corſaires
de Tripoli. Je vous fis part
dans le meſme temps, des
Articles de la Paix concluë
avec eux par Mr du Queſne,
de la maniere la plus glorieu-
ſe qu'il pouvoit le ſouhaiter.
Le Grand Viſir, & les autres
Miniſtres de la Porte, ayant
employé inutilement toute
ſorte de moyens pour obli-
ger cet Ambaſſadeur à repa-
rer les dommages de Chio,
pour leſquels ils deman-
doient que l'on payaſt ſept

cens Bources de cinq cens Ecus chacune, ils avoient eſté contraints de ſe contenter de ſon Billet, par lequel il promettoit de faire dans quelques mois un Préſent au Grand Seigneur de certaines Raretez qui luy ſeroient agreables. Le temps eſt venu de ſatisfaire au Billet; & Mr de Guilleragues n'ayant rien promis qu'en ſon nom ſeul, voicy comment il a terminé cette grande Affaire.

Le Grand Viſir ayant ſçeu en quoy ce Préſent devoit

consister, le trouva tres éloi.
gné des prétentions qu'on
avois euës, & ne pouvant
croire que Mr l'Ambassadeur
vouluſt pouſſer juſqu'au bout
l'inébranlable assurance qu'il
avoit toûjours marquée, il
résolut de faire un dernier
effort, pour le porter à une
augmentation dont le Grand
Seigneur euſt ſujet d'eſtre
content. Ainſi le 29. d'Avril
dernier, il luy envoya l'Ef-
fendi des Chiaoux, qui eſt le
ſecond Officier de ce Corps.
L'Effendi, accompagné de
Mauro Cordato, Drogman,

ou Interprete de la Porte,
luy vint demander, ſi apres
ce qu'on luy avoit fait con-
noiſtre des fâcheuſes ſuites
qu'auroit ſon refus, il demeu-
roit dans la réſolution de
n'ajoûter rien à ſon Préſent;
& ſur ce que Mr de Guillera-
gues luy témoigna qu'il eſ-
toit fort inutile de luy parler
tant de fois de la meſme
choſe, il recommença tout
de nouveau à exagérer l'af-
front que la Religion & l'Em-
pire Otoman avoient reçeu
par les canonnades de Chio;
luy repréſenta Sa Hauteſſe

dans une colere, que la satis-
faction de l'entier payement
des sept cens Bources pour-
roit à peine appaiſer ; & finit,
en luy diſant, que quand l'eſ-
time qu'on avoit pour la Per-
ſonne faiſoit conſentir à re-
lâcher quelque choſe, il de-
voit répondre à des ſenti-
mens ſi favorables, en aug-
mentant ſon Préſent juſqu'à
ce qu'on luy dit que c'eſtoit
aſſez ; qu'il empeſcheroit par
là qu'on n'en vinſt aux vio-
lences dont on l'avoit me-
nacé, & que tout eſtoit à
craindre, s'il ne prenoit ce

party. Ces discours réïtérez n'ébranlerent point cet Ambassadeur. Il dit, qu'ayant promis de donner des choses rares & curieuses, elles ne devoient point exceder les forces d'un Gentilhomme; qu'ayant fait tout ce qu'il pouvoit faire, la Porte en devoit estre contente, & que le Visir pouvoit prendre contre luy telles résolutions qu'il luy plairoit, puis qu'il n'avoit rien davantage à dire. En se séparant de l'Effendi, il l'avertit de deux choses; l'une, qu'estant incapable de s'in-

timider, quand meſme il
faudroit donner ſa teſte, on
perdoit du temps à luy faire
des menaces ; & l'autre, que
les François eſtoient telle-
ment charmez de la gran-
deur, de la bonté, & des au-
tres admirables qualitez de
leur Empereur, qu'ils ſe fai-
ſoient un plaiſir d'expoſer
pour luy leurs libertez &
leurs vies ; & qu'en France,
lors qu'un Homme de qua-
lité avoit l'avantage de mou-
rir en ſervant ſon Prince, on
regardoit cette mort comme
un honneur dont on alloit

féliciter ſes Parens.

Depuis le jour de cette viſite, il ne s'en paſſa aucun ſans que les Drogmans de Mr de Guilleragues ſe montraſſent à la Porte, non pour y rien propoſer de plus que ce qu'il avoit propoſé luy-meſme, mais ſeulement pour ſe préſenter, & faire voir qu'il ne craignoit point les Déliberations qu'on y pouvoit prendre, puis qu'il marquoit, en envoyant ſes Drogmans, l'impatience qu'il avoit de les ſçavoir. Ils luy rapportoient toûjours quelque fâcheuſe

réponſe ; & la moindre vio-
lence où l'on devoit ſe por-
ter, eſtoit de le conduire en
priſon, & de ſaiſir les Effets
de tous les Marchands Fran-
çois. Il ſoufrit cette menace
pendant quelques jours ;
mais enfin ayant appris que
la réſolution avoit eſté priſe
de l'envoyer aux Sept Tours
pour un peu de temps, afin
d'éprouver ſi la fermeté n'en
ſeroit point ébranlée, il or-
donna auſſitoſt à ſes Drog-
mans d'aller trouver le Kiaïa,
pour luy dire qu'on diféroit
inutilement ce qu'il ſçavoit

qu'on vouloit exécuter ; qu'il
eſtoit tout preſt d'aller aux
Sept Tours, & qu'on n'avoit
qu'à le venir prendre pour
l'y conduire ; mais qu'il ſe
croyoit obligé de l'avertir,
que quand il y ſeroit une fois
entré, il ne ſeroit pas ſi facile
qu'on penſoit de l'obliger
d'en ſortir ; que les ordres
du Viſir, & meſme du Grand
Seigneur, ne ſuffiroient pas
pour le retirer de cette Pri-
ſon, & qu'il y demeureroit
juſqu'à ce que l'Empereur
ſon Maiſtre luy en fiſt ouvrir
les Portes. Une ſi hardie

déclaration avoit dequoy arrester l'effet des desseins qu'on pouvoit avoir formez; & comme il craignit que ses Drogmans n'osassent parler aussi fortement qu'il le souhaitoit, il leur donna un Ecrit contenant les mesmes choses, pour luy oster le pouvoir d'en rien suprimer. En mesme temps il se fit tenir des Chevaux prests, afin de ne faire pas attendre ceux qui viendroient l'appeller.

Le Kiaïa surpris de ce que luy dirent les Drogmans, le fut beaucoup davantage du

Billet qu'ils luy porterent. Il eut pendant un quart d'heure les yeux attachez dessus, & son silence fit assez paroître son étonnement. Celuy du Visir ne fut pas moindre. Cependant, comme il s'agissoit de se conserver, ou de rompre avec la France, selon qu'il seroit violent ou moderé, il laissa passer encor quelques jours sans rien dire à Mr l'Ambassadeur. Les manieres de la Porte luy estoient connuës, & comme il sçavoit qu'elle suit sous ce Visir une Politique extraordinaire, cer-

te conduite ne luy répondoit de rien.

Les choſes demeurerent en cet état juſqu'au 9. de May. Ce jour-là, ſur les ſix heures du ſoir, les Drogmans furent appellez chez le Kiaïa avec grand empreſſement. Il leur demanda ſi Mr l'Ambaſſadeur n'ajoûteroit pas quelque choſe à ſon Préſent; & les Drogmans ayant répondu qu'il leur paroiſſoit toûjours fort éloigné de le vouloir faire, il leur donna ordre de le ſçavoir plus préciſément, & de luy en don-

ner réponſe. Ils revinrent le lendemain au matin, & luy dirent de la part de Mr. de Guilleragues, qu'il ne falloit point luy demander qu'il augmentaſt ſes Préſens, qu'ils eſtoient tels qu'il les devoit faire, & qu'il ne pouvoit y rien ajoûter. Le Kiaïa ne croyant point que ſa derniere réſolution fuſt priſe, chargea les Drogmans de le preſſer de nouveau ſur cette augmentation; & afin qu'il euſt le temps d'y penſer, il luy accorda deux jours pour déterminer abſolument ces

qu'il luy seroit important de faire. Ce delay fut inutile. Mr de Guilleragues fit toûjours paroître une égale fermeté; & la nouvelle menace qui luy fut faite quelques jours apres de la prison des Sept Tours, ne pût l'obliger à changer de sentimens. Enfin ses Drogmans luy ayant dit que le Grand Visir l'envoyeroit chercher pour apprendre de luy-mesme ce qu'il avoit résolu, il leur ordonna de luy aller déclarer qu'il ne vouloit point luy parler debout, comme il avoit

fait lors qu'il avoit esté question de l'Affaire de Chio, & qu'il soufriroit plutoſt la mort, que de consentir à prendre place au bas du Sopha.

Le 20. du mesme mois, il fut averty par ses Drogmans sur les huit heures du matin, de se tenir preſt pour aller chez le Kiaïa, où l'on devoit venir le prier de se vouloir rendre. Il estoit déja à demy préparé pour partir, lors que l'Effendi des Chiaoux arriva seul pour luy faire ce message. Mr de Guilleragues

l'ayant assuré qu'il se mettroit en chemin peu de temps apres, cet Officier alla l'attendre à la Marine, du costé de Constantinople; & Mr l'Ambassadeur ayant achevé de se préparer pour cette entrevuë, sortit à dix heures de son Palais, accompagné seulement de Mrs Fornetti, Fontaine, & Perruca, ses Drogmans; de Mr Hermage son Medecin; de Mrs Fabre & Sougla, Marchands; de son Valet de Chambre, & de quatre Valets-de-pied. Il ne voulut pas une Suite plus nombreuse,

nombreuſe, parce qu'on l'avoit prié de ne mener avec luy que dix Perſonnes. Sa contenance eſtoit aſſurée, & il marquoit un air libre, qui l'a fait d'autant plus admirer, qu'on a ſçeu depuis qu'il avoit appris ce meſme jour par deux avis diférens, que dans un Conſeil tenu, le Viſir avoit fait prendre la réſolution de l'envoyer aux Sept Tours. Cette nouvelle dont il ne fit part ny à ſa Famille, ny aux Marchands, ne luy cauſa aucun trouble, & il partit à cheval avec un vi-

ſage calme, quoy qu'il ne doutaſt en aucune ſorte qu'on ne l'appellaſt pour l'arreſter. Eſtant arrivé à Tophana, où eſt l'Arſenal du Grand Seigneur, il mit pied à terre, & paſſa dans une Caïque à Conſtantinople. Il y trouva un autre Cheval qu'on luy tenoit preſt; & l'Effendi des Chiaoux qui l'attendoit là, le conduiſit au Serrail du Grand Viſir, qui eſt au deſſous de la Moſquée, qu'on appelle la Solimanie. Lors qu'il fut entré, il l'introduiſit dans l'Apartement du

Kiaïa, avec lequel estoient le Reïs Effendi, le Chiaoux Bachi, & un autre Officier. Mr l'Ambassadeur y fut suivy de ses trois Drogmans, de son Medecin, des deux Marchands, & de son Valet de Chambre, qui se tinrent tous debout derriere son Siege.

Le Kiaïa commença son discours par une nouvelle exagération du dommage de Chio, de l'indignation de Sa Hautesse, & du mécontentement de tous les Grands de la Porte. Mr de Guillerags, à qui ce commence-

ment fit croire qu'on avoit deſſein de pouſſer l'Affaire à bout, répondit de la maniere du monde la plus intrépide. Il fit voir avec combien de juſtice l'Empereur ſon Maître avoit réſolu la punition des Corſaires de Barbarie, & qu'on ne pouvoit examiner le procedé de Mr du Queſne, ſans demeurer convaincu qu'on n'avoit eu aucune penſée de donner au Grand Seigneur les ſujets de plainte que l'on prétendoit. Le Kiaïa, qui à la chaleur que Mr de Guilleragues fai-

soit paroître, s'aperçeut qu'il n'estoit pas disposé à rien accorder de plus que ce qu'il avoit offert, commença de prendre un ton plus doux, parlant neantmoins d'une maniere qui faisoit connoître, qu'on s'obstineroit à demander qu'il augmentast son Présent. Il l'assura de l'estime particuliere du Visir, qui ne pouvoit assez admirer la conduite avec laquelle il avoit agy dans cette Affaire; & apres luy avoir dit que de sa part ne souhaitant rien avec plus d'ardeur que de la

voir terminée, il ne négligeoit aucune choſe qui puſt y contribuer, il ajoûta que tous ſes ſoins ne produiroient rien, s'il n'en hâtoit le ſuccés, en faiſant un offre plus conſidérable, & qu'il n'avoit aucune raiſon de s'en diſpenſer, puis que par les termes meſmes de ſon Billet, il s'eſtoit engagé à faire un Préſent qui fuſt agreable au Grand Seigneur. M^r l'Ambaſſadeur répondit ſur ce dernier point, qu'il entendoit le mot d'agreable autrement qu'on ne l'expliquoit à la Porte ; que

ce qu'il avoit promis devoit estre composé de choses que Sa Hautesse agréeroit comme belles, rares, & curieuses, & non comme riches & d'un prix extraordinaire; & qu'un Gentilhomme ne pouvoit avoir assez de présomption, pour croire qu'aucun Présent offert de sa part pust estre digne d'un Empereur aussi magnifique que le Grand Seigneur. Le Kiaïa l'ayant prié de vouloir mieux voir à quoy ses refus pourroient porter le Visir, il répondit qu'il ne luy restoit plus rien

à examiner sur cette Affaire, & qu'on auroit pû ne le faire pas venir, puis qu'on n'avoit à luy dire que ce qu'on luy avoit déja dit plus d'une fois. Le Kiaïa luy dit encor, qu'il devoit garder plus de modération dans ses réponses. Il repliqua, qu'il se ménageoit suivant les propositions qui luy estoient faites; & comme le Kiaïa, & les autres Officiers, le regardoient fixement, il leur fit dire que leurs regards si attachez sur sa personne pour découvrir ce qu'il pensoit, ou pour luy donner

quelque frayeur, estoient incapables de le surprendre; qu'il avoit dit tout ce qu'il avoit à dire, & qu'il leur déclaroit encore une fois, que son Présent allant au dela du pouvoir d'un Gentilhomme, on ne devoit point prétendre qu'il songeast à l'augmenter. Le Kiaïa luy fit entendre que l'on s'étonnoit de ce qu'il n'avoit point eu réponse de France; mais que cela ne devoit point empescher l'accommodement, puis qu'il pouvoit prendre les Effets des Marchands François dans

toutes les Echelles. Mr de Guilleragues répondit, que le Préſent qu'il avoit promis, ne regardant que luy ſeul, rien ne l'avoit obligé d'en avertir l'Empereur ſon Maître, & qu'on devoit craindre l'indignation d'un ſi grand Prince, s'il apprenoit que l'on s'obſtinaſt à luy propoſer de pareilles choſes. Alors le Kiaïa déſeſperant devenir à bout de l'ébranler, voulut l'obliger à voir le Viſir; mais il refuſa d'aller trouver ce Miniſtre, non ſeulement par le bruit qu'on devoit atten-

dre de leur entretien, mais parce qu'il ne vouloit ny parler debout, ny hors du Sopha. Cet Officier ne l'en preſſa pas davantage, & dit ſeulement qu'il faudroit chercher quelques accommodemens ſur cette difficulté. Ainſi voyant que c'eſtoit inutilement qu'il tâchoit à luy faire abandonner cette réſolution, il ſortit trois ou quatre fois pour aller rendre compte de leur Conférence au Grand Viſir, qui eſtoit dans ſon Apartement avec Cara-Kiaïa, le Janiſſaire Aga, &

quelques autres Officiers.
Ce Cara-Kiaïa, qui eſt Caïmacan aupres du Grand Seigneur, a l'humeur encor beaucoup plus violente que le Viſir.

La premiere fois que le Kiaïa alla trouver ce Miniſtre, il luy dit qu'on n'avoit point à douter que M^r l'Ambaſſadeur ne fiſt le Préſent en ſon particulier, & qu'ainſi n'ayant oſé en écrire à l'Empereur ſon Maiſtre, on ne devoit point prétendre qu'il y ajoûtaſt ce qu'on demandoit. Qu'au reſte c'eſtoit un

Homme qui eſtant prévenu de ſa raiſon, ſoûtenoit obſtinément les choſes qu'il croyoit juſtes; que les menaces ſembloient l'affermir dans ſes réſolutions, & que s'il entroit aux Sept Tours, il n'en voudroit plus ſortir que par ordre de la France. Ces paroles du Kiaïa firent changer le deſſein qu'on avoit formé de l'y conduire. Toutes les meſures avoient eſté priſes pour cela. La violence ne faiſant rien eſpérer, il fut jugé à propos de ne ſe ſervir que de la douceur. Le

Kiaïa parla de nouveau à M^r de Guilleragues, & choisit les termes les plus honnestes pour luy demander s'il refuseroit un Diamant de 50000 l. au Grand Seigneur qui le souhaitoit, au Visir qui le condamnoit à le donner, à luy qui l'en prioit instamment, & enfin à tous les Officiers de la Porte, qu'une forte estime faisoit entrer dans ses intérests. Il ajoûta, que toute autre Nation, qui auroit fait quelque chose d'aprochāt de l'Affaire de Chio, ne s'en seroit jamais relevée,

& qu'il pouvoit voir la consi-
dération qu'on avoit pour
luy, puis qu'il n'y avoit point
d'Ambassadeur qui osast
parler ou écrire avec la mes-
me fierté, sans s'exposer à
perdre la vie, & mettre tous
les Marchands au péril de
l'Esclavage; Qu'il falloit au
moins que par le don de ce
Diamant il donnast moyen
au Grand Visir d'appaiser
entierement l'indignation de
Sa Hautesse, qui s'estoit ré-
duite par les pressantes supli-
cations de ce Ministre, à se
contenter d'une si legere

augmentation; qu'apres l'accommodement de cette Affaire, on agiroit avec luy de telle sorte, que les autres Nations en seroient jalouses, & qu'il auroit lieu d'estre content sur toutes les autres difficultez.

Mr l'Ambassadeur répondit, que la maniere dont les autres Nations estoient traitées, ne regloit rien pour la Nation Françoise, & qu'il estoit tres-fâché que l'on employast le nom de Sa Hautesse & du Grand Visir pour demander une chose qu'il

ne pouvoit accorder. Le Kiaïa voyant qu'il estoit inébranlable, haussa les épaules d'étonnement, & dit au Reïs Effendi qu'il le laissoit parler à son tour. Cet Officier qui s'est acquis chez les Turcs la réputation d'un Homme éloquent, fit un grand discours à Mr de Guilleragues sur le dommage reçeu à Chio, & sur la colere où cette espece d'affront avoit mis le Grand Seigneur. Il l'assura d'une maniere toute insinuante, que le Visir l'estimoit infiniment; luy repré-

senta les suites heureuses qu'-
auroit l'accommodement
qui luy estoit proposé; & luy
parlant des sentimens pleins
de zele que son mérite avoit
inspirez à tous les Grands de
la Porte, il luy en donna
pour marques la retenuë a-
vec laquelle on avoit agy,
n'y ayant eu aucun François
mal traité depuis dix mois
que duroit l'Affaire, & les
Drogmans mesme, qui sont
Sujets de la Porte, n'ayant
reçeu aucune parole fâcheu-
se, quoy qu'ils en eussent
porté de fort rudes, aussibien

que des Ecrits pleins d'une fierté, qui dans l'Empire Ottoman n'avoit jamais eu d'exemple. La réponſe de Mr l'Ambaſſadeur fut la meſme qu'il avoit faite au Kiaïa. Il dit qu'il ſçavoit parler avec modération, lors qu'on luy parloit de meſme; & qu'à l'égard des François, à qui aucune injuſtice n'avoit eſté faite, il euſt peut-eſtre eſté dangereux de les maltraiter. Le Reïs Effendi rougit de ces dernieres paroles, & le Kiaïa tourna le diſcours ſur les Armateurs Chreſtiens, diſant

qu'il ne falloit pas que Sa Majesté les protégeast, ny qu'elle souffrist qu'il y eust des François sur leurs Vaisseaux. Mr de Guilleragues répondit, qu'on pouvoit connoistre que le Roy estoit fort éloigné de les vouloir protéger, puis que Mr du Quesne avoit maltraité quelques-uns de ceux qu'il avoit rencontrez pendant qu'il estoit dans l'Archipel, & qu'il avoit pris tous les François qu'il avoit trouvez parmy eux, pour les envoyer servir dans les Galeres; mais que malgré de

grands ſoins, & beaucoup de prévoyance, Sa Majeſté ne pouvoit pas abſolument empeſcher que quantité de Vagabonds & de Malfaicteurs de ſon Royaume ne ſe déro-baſſent aux peines qu'ils méritoient, & n'allaſſent chercher ſur Mer l'unique refuge qui leur reſtoit. Que c'eſtoit à l'Empereur ſon Maiſtre à ſe plaindre de ce que faiſoient les Corſaires de Barbarie, auſquels on donnoit publiquement protection à la Porte; mais qu'il avoit puny ceux de Tripoli, & qu'il eſtoit ré-

ſolu de punir ſeverement les autres en toute rencontre. Pendant tout ce temps on apporta pluſieurs fois du Caffé, du Sorbet, de l'Eau de ſenteur, & du Parfum, à Mr l'Ambaſſadeur, & l'on fit le meſme Régale de Sorbet & de Caffé à ceux qui l'accompagnoient.

Le Reïs Effendi n'ayant pas mieux réüſſy que le Kiaïa, ils allerent l'un & l'autre, ainſi que les autres Officiers, à la Chambre du Viſir, & eurent une demy-heure de conférence avec ce Miniſtre. Le

Kiaïa reprit la parole à ſon retour, & réduiſit à dix mille Ecus la valeur du Diamant que l'on avoit demandé. Il eut le meſme refus, & ayant encor diminué ce prix de moitié, il n'obtint rien davantage. Alors il dit aux Drogmans qu'ils ſe jettaſſent aux pieds de Mr l'Ambaſſadeur, qu'ils luy baiſaſſent le bout de ſon Juſte-au-corps, (car il eſtoit tout habillé à la Françoiſe, n'ayant point de Veſte par deſſus ſon Habit, non plus qu'aux autres Audiences qu'il avoit euës,) &

qu'ils luy fiſſent connoiſtre que s'il refuſoit ce Diamant, il falloit qu'eux-meſmes, comme Sujets de la Porte, engageaſſent tout ce qu'ils avoient pour le donner. Mr de Guilleragues ſurpris de cette action, marqua en les regardant avec dédain, combien des moyens ſi bas eſtoient employez inutilemẽt, & ſe levant tout-à-coup, s'en alla ſans rien répondre. L'Effendi des Chiaoux le conduiſit juſqu'au lieu où il avoit laiſſé ſon Cheval. Les deux premiers Drogmans le voulurent

lurent ſuivre, mais on leur fit ſigne de demeurer, pendant qu'il remonta à cheval pour s'en retourner à ſon Palais.

On ne ſçauroit exprimer avec combien de ſurpriſe tous les Officiers qui ſe trouverent préſens, pluſieurs Turcs de conſidération, & tous les autres que la curioſité ou leurs affaires avoient amenez, le virent ſortir du Serrail du Grand Viſir. Sur tout, les Ambaſſadeurs, Envoyez, & Réſidens des Princes Chreſtiens, qui eſtoient venus exprés pour voir quel

ſuccés auroit cette Confé-
rence, en firent paroiſtre un étonnement extraordinaire. Aucun ne doutoit qu'on ne le duſt mener aux Sept Tours. Ce bruit s'eſtoit répandu par tout dans Conſtantinople; & outre ce qu'en avoient dit quelques-uns de ceux qui devoient bien le ſçavoir, l'opinion qu'on en avoit euë avoit paru d'autant plus certaine, qu'on avoit veu arriver Karakiaïa, & le Janiſſaire Aga, avec quatre cens Janiſſaires. Ce premier, qui eſt d'une humeur violente, s'eſ-

toit toûjours opoſé aux voyes de douceur. Cependant l'évenement fit paroiſtre que l'on avoit deſſein de les ſuivre, puis que Mr de Guillerages eſtoit de retour au Palais de France, dans le temps que les uns diſoient qu'il avoit eſté envoyé aux Sept Tours, & les autres à la Priſon de Babagiafar, la plus infame de toutes celles de Conſtantinople.

Quoy qu'aucune réſolution fâcheuſe n'euſt ſuivy cette entreveuë, on ne pouvoit encor dire comment

l'Affaire ſe termineroit. On commença de le voir deux jours apres, quand le Vendredy 22. Huſſein Aga, Grand Doüanier, vint trouver Mr de Guillerages, pour examiner tout le Preſent ſuivant la coûtume, de la part du Grand Seigneur, & du Viſir. Il amena avec luy un Marchand Turc, avec quelques Juifs qui ſont à ſon ſervice. C'eſt un Homme fort en faveur, chez qui Sa Hauteſſe dîne d'ordinaire deux fois la ſemaine. De toutes les Nations Chreſtiennes, il n'y

a que la Françoiſe à laquelle il épargne les Avanies. Auſſi donna-t-il des marques d'une conſidération particuliere à Mr l'Ambaſſadeur, en faiſant les choſes d'une maniere équitable, & toute civile. Mr l'Ambaſſadeur luy dit qu'il manquoit quelques Pierreries à ſon Préſent, & que ne ſe connoiſſant pas aſſez en Diamans pour ſe répondre de les bien choiſir, il le prioit de deux choſes; l'une, de vouloir bien ſe charger du ſoin de les acheter; & l'autre, d'avancer pour

quelques mois l'argent qu'il y falloit employer, jusques à la concurrence de ce qu'il avoit promis. Hussein Aga répondit qu'il ne pouvoit luy rien refuser; & avant qu'il le quittast, Mr de Guilleragues luy fit servir la Collation. Parmy les choses qui la composoient, il y eut un Plat de Fraises. C'estoit un Fruit inconnu pour luy. Il les trouva excellentes, & le pria de luy en donner un autre Plat pour l'offrir au Grand Seigneur. Mr de Guilleragues qui en fait cultiver plusieurs Cou-

ches dans son Jardin, satisfit avec plaisir à cette demande. Trois jours apres, Hussein Aga le vint retrouver, & luy apporta les Pierreries. A cette seconde visite, Mr l'Ambassadeur luy dit, que ne voulant pas que ses Présens passassent pour un payement, puis qu'il les faisoit en son particulier, & non de la part de l'Empereur son Maistre, ny qu'on pust luy dire dans quelque temps que le Grand Seigneur n'en auroit pas esté satisfait, il prétendoit qu'ils fussent donnez à Sa Hautesse

meſme par ſes Domeſtiques qu'il envoyeroit pour cela. Huſſein Aga luy répondit en riant, qu'il n'avoit point veu de Chreſtien ſi opiniâtre; qu'il vouloit des choſes qui ne s'eſtoient jamais faites; que les Ambaſſadeurs meſmes ne voyoient le Grand Seigneur qu'une ſeule fois pendant que duroit leur Ambaſſade, & qu'il demandoit que ſes Domeſtiques euſſent cet honneur, ſi eſtimé & ſi rare en ce Païs-là; qu'il tâcheroit cependant d'obtenir de Sa Hauteſſe qu'elle accor-

daſt ce qu'il deſiroit. Mr de Guilleragues le régala d'une autre Collation. On ne toucha point au Plat de Fraiſes que l'on y ſervit, & Huſſein Aga l'envoya chez luy pour le Grand Seigneur.

Enfin le Préſent qui avoit eſté porté chez le Viſir le 25. fut préſenté le 27. à Sa Hauteſſe. Voicy de quelle maniere la Cerémonie ſe paſſa. Le Grand Seigneur ſe rendit exprés à ſon Kioſque. C'eſt un magnifique Cabinet, qui eſt ſur la Marine, vis-à-vis de Galata. Sa Hauteſſe y va pour

toutes les grandes Cerémo-
nies, & sur tout pour recevoir
chaque année les respects du
Capitan Pacha, & des Beïs
des Galeres, au depart de son
Armée navale, tant pour la
Mer blanche, que pour la
Mer noire. Elle y dîna ce
jour-là, & en suite on luy
donna le Spectacle de quel-
ques Luiteurs. Deux d'entre
eux luiterent avec tant d'a-
dresse, que ny l'un ny l'autre
ne put renverser son Com-
pagnon. Ils estoient frotez
d'huile par tout le corps, à la
maniere des Anciens, & n'a-

voient qu'un Caleçon, qui estoit aussi huilé, & qui leur couvroit jusqu'aux genoux. Apres qu'on luy eut donné le plaisir de ce Combat, on fit avancer les Gens de Mr l'Ambassadeur. Mr Noquerre son Chancelier (car tous les Ambassadeurs & les Consuls des Echelles du Levant ont un Chancelier,) Mr Merille son Secretaire, Mr Fabre Marchand, les trois Drogmans de France, & dix Valets-de-pied, prirent chacun une partie des Présens qui avoient esté portez dans une Cham-

bre voiſine du Kioſque par ordre du Telkegi. Le Telkegi eſt un Officier du Grand Viſir qui va de ſa part porter la parole au Grand Seigneur. C'eſt en cela que conſiſte ſon employ. Ils furent conduits de cette maniere vers la Galerie où cet Empereur eſtoit aſſis, ſur une eſpece de Trône, les jambes croiſées à la façon du Païs. Le Prince ſon Fils eſtoit à coſté de luy, & les principaux Officiers, & un grand nombre d'Icioglans, les environnoient. Ils remirent les Préſens entre les

mains de ſes Officiers qui eſtoient là pour les recevoir; & en ſuite Mauro Cordato, & les trois Drogmans l'un apres l'autre, vinrent juſques à ſix pas du Kioſque. Ils avoient chacun une Veſte de Brocard, que le Chiaoux Bachi & le Caffetangi Bachi leur avoient donnée, ainſi qu'à Mr Noguerre, à Mr Merille, & à Mr Fabre, pour eſtre en état de ſe préſenter devant Sa Hauteſſe. Ils la ſalüerent, en baiſſant la teſte preſque juſqu'à terre; & apres eux, ceux que je viens de nom-

mer, furent admis à leur tour à luy faire la réverence. Ils la firent tres-profonde; & le Grand Seigneur, qui les regarda venir, leur fit une petite inclination de teſte.

Il faut vous dire dequoy le Préſent eſtoit compoſé. Il y avoit une petite Boëte de Pierreries; deux Fauteüils, l'un grand, & l'autre petit, fort bien travaillez, & d'un beau deſſein; un grand Miroir de Veniſe, enrichy de Moulures d'argent, & orné de Gravûres faites à la pointe de Diamant; cinq Pieces

d'Horlogerie, ou Pendules à reſſort Ipiral, & d'autres manieres, d'une invention tres-rare ; un Tapis des Gobelins, peint ſur de la Moire ; & pluſieurs autres de Drap, de Satin, de Velours, & de Brocard de Veniſe.

Le Grand Seigneur a fort eſtimé toutes ces choſes, & a deſtiné les deux Fauteüils pour le Serrail de Beiſiſtarch, quand on aura achevé de le bâtir. Cependant le petit Fauteüil & le Miroir ont eſté placez dans le Kioſque qui eſt à la Marine ; & le Grand,

à l'Apartement des Sultanes.

Quelques jours apres la Cerémonie que je vous viens d'expliquer, Mr de Guillerague fit retirer le Billet par lequel il avoit promis quelques Raretez de France. Le Kiaïa le rendit à ſes Drogmans en préſence de pluſieurs des principaux Officiers de la Porte, leur faiſant dire par eux que ſon Préſent ne pouvoit eſtre reçeu d'une maniere plus agreable qu'il l'avoit eſté de Sa Hauteſſe, & leur donnant ordre de le ſalüer tres-particulierement de ſa part.

Jugez, Madame, quel a deû estre l'étonnement que les autres Nations ont eu de cette Audience donnée aux Domestiques de Mr l'Ambassadeur, portant publiquement un Présent que l'on connoissoit estre de luy. Ils ont fait la revérẽce au Grand Seigneur, & reçeu des Vestes, qui est un tres-grand honneur en ce Païs-là; au lieu que lors que quelque autre Nation paye une Avanie d'un prix beaucoup plus considérable que ces Présens, ce qui arrive souvent, il faut

porter au Tréſor la ſomme qu'on a impoſée. On peſe l'argent, on examine toutes les eſpeces, & ceux qui en ſont chargez, ſont preſque toûjours renvoyez avec injures. Les Turcs qui ne connoiſſent point un plus grand honneur ſur la terre, que celuy de voir la Face beatifique du Grand Seigneur, diſent que quand M^r de Guilleragues l'auroit acheté deux millions, il ne l'auroit pas aſſez payé, & qu'il faut que ſa conduite ſoit toute admirable, pour l'avoir pû obtenir.

Auſſi luy a-t-on veu ſoûtenir en toutes rencontres la dignité de ſon Caractere de la maniere du monde la plus glorieuſe. Il a parlé depuis le depart des Vaiſſeaux avec la meſme fermeté que lors qu'ils eſtoient aux Bouches, & à Chio. Il s'eſt acquis l'eſtime de tous les Turcs, & elle a eſté telle pour luy, que pendant tout le temps que l'on s'eſt plaint des canonnades de Mr du Queſne, on n'a fait ny injuſtice, ny mauvais traitement à aucun François. Il a toûjours arreſté par

ſes réponſes la violence du Grand Viſir, & j'ay là-deſſus à vous apprendre une choſe qui étonna fort toute la Porte, & qu'on a ômiſe dans toutes les Relations. L'année derniere, cet Ambaſſadeur eſtant dans la Salle de ce Miniſtre, comme avant que de le faire entrer dans ſa Chambre, il entendit qu'on traitoit de le contraindre à s'aſſoir hors du Sopha, il dit tout haut, qu'il donneroit mille Ecus d'un Gangiar, qui eſt un Poignard à la Turque, pour tuer le premier qui au-

roit l'audace de l'entrepren-
dre, & cela empeſcha ſans-
doute que la violence ne luy
fuſt faite. Il eſt certain que
ſon intrépidité a détourné
des malheurs, qui en d'au-
tres temps auroient preſque
eſté inévitables. Si on luy
diſoit que ſes refus pouvoient
le mettre en de grands pé-
rils, ainſi que ceux de ſa Na-
tion, il répondoit, que ſa vie,
& celle de quelques François
qui ſont dans le Levant, eſ-
toient peu conſidérables, lors
qu'il s'agiſſoit de la gloire de
ſon Maiſtre, qui hazardoit

ſa Perſonne meſme, & une infinité de Gens de qualité, lors qu'il eſtoit à l'Armée. Par ces manieres hardies, il a ſi bien fait connoiſtre la grandeur & les rares qualitez de noſtre auguſte Monarque, que le Grand Viſir a voulu voir ſon Portrait. Les plus conſidérables d'entre les Turcs, qui tous les jours viennent l'admirer, trouvent dans ſes traits ce qui peut donner la plus forte idée d'un Prince accomply.

Il reſte encor la diſpute du Sopha; mais on a tout lieu

de croire qu'il n'y a point de Négotiation ſi difficile, que la prudence de Mr de Guilleragues ne termine heureuſement.

Vous ne ſerez pas fâchée, Madame, qu'apres vous avoir menée à Conſtantinople, je vous faſſe revenir en France. Il s'y paſſe d'aſſez grandes choſes pour effacer tout ce que je vous pourrois dire du reſte des quatre Parties du Monde. Le zele, l'eſprit, la magnificence, & l'invention, ont paru ſeparément dans toutes les Villes, à l'égard des

Réjoüiſſances que l'on a faites pour la Naiſſance de Monſeigneur le Duc de Bourgogne. Celle de Dijon s'eſt diſtinguée dés les premiers jours, & quoy qu'il paruſt qu'on ne puſt rien ajoûter aux marques de joye qu'elle avoit données, & dont je vous ay déja parlé, elle n'en eſt pas demeurée là. Elle eſt ſi vivement penétrée du plaiſir qu'elle reſſent, de ce que le Prince qui vient de naître porte le nom de la Province dont elle eſt la Capitale, que dans les ardens tranſporrs de

son allégresse, elle ne sçait quelles démonstrations en faire éclater. C'est cette raison qui l'a obligé à renouveller ses Réjoüissances le jour de la Feste de S. Loüis. Dés le matin la Jeunesse & la Bourgeoisie se mït sous les armes, les uns à cheval, les autres à pied, mais tous dans un équipage aussi leste que galant. On promena la Figure du jeune Duc par toute la Ville, dans un Char de triomphe que traînoient quatre Chevaux gris-pommelez. On le voyoit au milieu des

quatre derniers Ducs de Bourgogne, repréſentez au naturel, & tirez d'apres des Buſtes & d'excellés Portraits. Ils ſembloient remplis d'admiration à la veuë de ce prétieux Enfant, & marquoient leur joye chacun d'un air & d'une maniere diférente. La France fort ſuperbement vétuë, ayant un Habit blanc & or, & un Manteau Royal ſemé de Fleurs-de Lys d'or ſur un fond bleu, & plus parée encor de ſa bonne mine, luy mettoit une Couronne ſur la teſte. Toutes ces Figu-

gures estoient de relief. Un Soleil levant avec une Devise Latine, expliquoit l'agreable mouvement que cause l'orient de ce nouvel Astre du Monde. Le Char estoit environné de plus de trente Gardes à cheval, fort lestement mis, l'un desquels tenoit l'Oriflâme des Ducs de Bourgogne déployée. C'estoit le Drapeau ou Enseigne qu'ils faisoient porter dans les Batailles, & autres grandes expéditions, sur tout quand ils y alloient en personne. Ces Gardes avoient tous l'E-

pée à la main, nuë & haute, à la maniere des Gardes du Roy, quand ils passent dans une Ville. Dix ou douze petits Pages marchoient devant & à costé de ce Char. Ils portoient des Fruits, des Fleurs, & des Pastes exquises dans des Panniers, & dans des Corbeilles d'argent cizelé. Il y avoit des Tentes, & des Pavillons au milieu des Ruës, où l'on pouvoit prendre toutes sortes de rafraîchissemens, des Coridors, & des Galeries qui cómuniquoient d'une Ruë à l'autre, des

Plate-formes, des Amphi-
theatres, & sur tout dans la
Place de S Jean, qui est fort
grande & tres-bien bastie,
l'appareil d'un Feu de joye le
mieux entendu, & le plus ma-
gnifique qu'on ait vû depuis
longtemps. Le Théatre avoit
plus de 45. pieds de haut sur
24 ou 25 en quarré à chaque
face. La baze consistoit en
huit Portiques ornez d'un pa-
reil nombre de Pilastres, sur
lesquels l'Architrave estoit
appuyée. Du milieu de ces
Portiques pendoient des Car-
touches chargez des Armes

de France, & de Dauphiné.
Une Frise avec des Deviſes aux quatre faces, & une grande Corniche, regnoient tout autour de cette galante & ſuperbe Architecture, qui eſtoit bordée de Fuſées volantes, & de Lances-à-feu. On avoit placé aux quatre coins de grands Vaſes tout pleins d'Artifice, qui ſoûtenoient quatre groſſes Grenades remplies de cent douzaines de Fuſées. Sur le premier étage eſtoit un grand quarré à jour, orné de Feſtons, de Fleurs, & Fruits, dans lequel on diſtin-

guoit facilement en figures de relief grandes comme le naturel, la Félicité tenant entre ſes mains le Prince nouveau né qu'elle préſentoit à la France. Elle eſtoit accompagnée de la Victoire, & de la Joye. La Bourgogne eſtoit de la partie, & offroit la Couronne Ducale à ce jeune Prince. Les Colomnes de ce quarré ou attique eſtoient toutes garnies de Lances-à-feu, & portoient un Dome octogone, dont les angles eſtoient couverts de Fuſées. Sur chaque coin de l'attique

où ce Dôme estoit posé, il y avoit un Génie tenant les Armes du Roy, de Monseigneur le Dauphin, de Monseigneur le Duc de Bourgogne, & de la Province, quelques-unes écartelées de France & de Dauphiné, & pour le couronnement de l'Edifice, une Renommée ayant les deux pieds fermes sur le comble de ce Dôme, pour faire connoistre que la réputation du Roy est affermie par une infinité d'héroïques Actions, & par l'invariable bonheur de son Regne.

Ce Feu avoit esté préparé avec une extréme diligence pour le jour de la S. Loüis, comme convenable à cette Feste par rapport à celle de Sa Majesté ; neantmoins il ne fut tiré que le Lundy 31. Aoust à cause d'une grosse pluye qui survint, & qui ne cessa presque point tous les autres jours de la semaine. On ne laissa pas de se donner au plaisir pendant tout ce temps. Plusieurs Marchandes, avec quelques jeunes Filles du voisinage du Palais, s'assemblerent le Jeudy 27. & mal-

gré la pluye qui tomboit alors abondamment, elles soupe-rent ensemble au son des Tambours & des Trompe-tes, & au bruit des Mouf-quets, sur le Perron du Pa-lais, qu'elles-mesmes avoient tapissé & accommodé tres-proprement. Apres le Repas, elles passerent une partie de la nuit à danser dans la grand' Salle avec leurs Voisins. Le Dimanche 30. il y eut un *Te Deum* chanté solemnellemẽt par une Musique à trois Chœurs dans l'Eglise des Jé-suites, où non seulement tous

les Autels, mais trois grandes Pyramides faites exprés, & posées au dessus du grand Autel, & les Corniches qui environnoient le Chœur, estoient chargées d'une infinité de lumieres. Il y avoit mesme dans la Nef plusieurs Bras d'argent d'espace en espace, qui soûtenoient de grands Flambeaux de cire blanche. Deux ou trois cens de leurs Ecoliers, conduits par Mr le Marquis de Tavanes, jeune Gentilhomme fort bien fait, contribuerent aussi à la pompe de cette Cerémonie. Il se

mirent sous les armes d'une maniere fort propre, & firent quantité de décharges qui furent accompagnées de Feux d'artifice dans la Court du College, qui est l'un des plus beaux du Royaume.

Le lendemain jour du Feu, les Boutiques, & les Colleges furent fermez par l'ordre des Magistrats. Il dura prés de deux heures, & fut tiré au bruit des Canons du Château, & au son des Fifres, des Hautbois, des Violons, Trompetes & des Tambours, assemblez par l'ordre & par les

ſoins du Vicomte Majeur, qui eſtant à la teſte des Officiers de Ville, précedez d'une Milice auſſi leſte que nombreuſe, mit le feu à la Machine. Pendant que toutes ces choſes tenoient les Spécta-teurs dans une joye continuelle, les Tours & le Clocher de la belle Egliſe de Saint Jean, & la Terraſſe du Logis du Roy qui porte ſa Cime juſques dans les nuës, brilloient de feux éclatans. Il y avoit auſſi quantité d'Illuminations ſur les Feneſtres, ſur les Plateformes, & ſur les

Balcons, d'où quelques Dames jetterent des Confitures seches en divers endroits. Il s'en trouva mesme dont la libéralité alla jusqu'à des pieces d'argent. Mr Bouchu, Intendant de Bourgogne, se distingua par son zele pour les choses qui regardent le Roy, & par sa magnificence ordinaire. Ce brillant Spectacle fut admiré d'une foule prodigieuse de Gens, non seulement de Dijon, mais des Villes voisines, & de la Campagne.

L'Ode & le Sonnet que

vous allez voir, ſont de Mr Robinet de S. Jean. Je vous ay parlé pluſieurs fois de luy, & je ſçay que ſon mérite vous eſt auſſi connu que ſon nom. Il entend tres-bien la Langue; & ce ſtile aiſé qui paroiſt dans les Nouvelles qu'on donne au Public depuis un grand nombre d'années, en eſt une preuve, qu'on ne ſçauroit conteſter. Elles ſont écrites avec beaucoup de pureté, & ce n'eſt pas ſans raiſon que tous les honneſtes Gens en parlent avec éloge.

SUR

LA NAISSANCE
DE MONSEIGNEUR
LE DUC
DE BOURGOGNE.

Ode en Vers irréguliers.

DAns un Palais égal à celuy du Soleil,
Où l'Art & la Nature
Epuisent leurs efforts pour un Roy sans pareil,
Dont jamais on ne peut achever la peinture;
Versaille, où le Printemps, & Flore, & les Zéphirs,

Les Amours, les Jeux, les Plaisirs,
Triomphent des Hyvers barbares,
Où les plus aimables Oyseaux
De leurs douces Chansons ne sont
jamais avares,
Où les Bois, les Fleurs & les Eaux
Produisent en tout temps les effets les
plus rares.

22

Dans ce Lieu, dis-je, si charmant,
Dans cet Olympe sur la Terre,
Où loge si pompeusement
LOVIS, cet autre Dieu qui lance le
Tonnerre,
Tout, depuis quelque temps se trou-
voit inquiet,
Malgré ce doux repos que le Héros
nous fait,
Et dont jouït par tout sa bienheureuse
France.

Tout estoit attentif sur l'Hymen &
l'Amour,
Tantost regnoit le trouble, & tantost
le silence,
Dans l'attente de ce grand jour
Où ces Dieux rempliroient nostre chere
espérance.

22

Enfin ce jour est arrivé,
Et cette espérance est remplie.
Nostre bonheur est achevé,
Et l'on en voit par tout une joye ac-
complie.
Un Prince vient de naistre aussi beau
que l'Enfant
Des Dieux & des Mortels sans cesse
triomphans;
Vénus, en le voyant, croiroit estre sa
Mere.
Au moment qu'il ouvrit les yeux,

Il en sortit des traits de si vive lu-
miere,
Que ce demy Dieu glorieux
Eut d'abord sur les cœurs une victoire
entiere.

SS

Mais comment ne vaincroit-il pas,
Puis que par un comble de gloire
Il est le Petit-Fils d'un Roy dont tous
les pas
Sont jusques dans la Paix suivis par
la Victoire?
O que son sort est grand! O que son sort
est beau!
Il naist ainsi dans un Berceau,
Qu'ombrage une Palme immortelle
Qui se mesle au Mirthe amoureux,
L'un & l'autre sortable, a l'ame grande
& belle
D'un Héros à la fois, & tendre &
genéreux,

Dont la haute vertu voit tout au dessous d'elle.

52

O que dans son grand avenir,
J'aperçois déja de merveilles,
Que ne pourra l'Histoire contenir,
Et qui des Ecrivains épuiseront les veilles!
Ces celebres évenemens,
Qui seront pleins d'enchantemens,
Et qui fatigueront les Filles de Mémoire,
S'augurent sur les bords de son Berceau fameux,
Par l'éclat qu'il reçoit d'un Roy couvert de gloire,
Par tant d'excés de joye, & tant de nouveaux feux,
Qui sur ceux de la nuit emportent la victoire.

SE

Dauphin auguſte & triomphant,
Par ton chef-d'œuvre d'Hymenée,
Par ce rare & divin Enfant
Dont on prévoit déja la haute deſ-
tinée,
Tu te vois doublement l'appuy de cet
Etat,
Et du glorieux Potentat
A qui tu dois le ſort de ton illuſtre
vie.
Ce ſort dont la grandeur à peine ſe
comprend,
Aux Roys les plus puiſſans paroiſt
digne d'envie,
Puis qu'en effet ſe voir Fils de LOVIS
LE GRAND,
C'eſt bien plus qu'eſtre ailleures Chef
d'une Monarchie.

SE

Jeune Héros, rare Dauphin,

Augmente ta belle Lignée,
Et faſſe le Ciel que ſans fin,
On la voye à la fois nombreuſe & fortunée.
Puiſſe le grand Héros des Lys
Voir un jour les Fils de tes Fils
Soûtenir avec toy le poids de ſa Couronne.
Vous aurez tous, grand Prince, encor aſſez d'honneur,
Et la gloire qui l'environne,
Et qui produit noſtre bonheur,
Ne s'affoiblira point, quelque part qu'il en donne.

SS

Grande Princeſſe, à qui l'on doit
La moitié de ce bel Ouvrage,
Où par des traits meſlez, on voit
Du Pere & de la Mere une brillante Image,
Continuez auſſi, répondant à nos vœux,

De seconder les nobles feux
Qu'en son grand cœur vous seule
avez pû faire naistre.
Augmentez l'appuy de nos Lys;
L'Univers en tremblant, dés qu'il
verra paroistre
Quelqu'un de vos illustres Fils,
Croira, comme en LOVIS, apercevoir
un Maistre.

A LA GLOIRE DU ROY,

Sur la Naissance de Monseigneur le Duc de Bourgogne.

SONNET.

QVi de tous les Héros est semblable à LOVIS?
Quoy qu'en dise de grand la fabuleuse Histoire,
N'a-t-il pas surpassé tous leurs faits inoüis,

Et du moindre des siens obscurcy leur mémoire?

§§

De son éclat nos yeux se sentent ébloüis,
Les rayons les plus vifs que répande la gloire
Autour de ce Héros semblent épanoüis,
Et l'on croit voir en luy le Dieu de la Victoire.

§§

Il est grand dans la Guerre, il est grand dans la Paix,
L'Univers est remply du bruit de ses hauts faits,
Tout l'adore, & le craint, tout le regarde en Maistre.

§§

Il n'a point fait de vœux que le Ciel n'ait remplis;

De nostre Grand Dauphin il desiroit
un Fils,
Et plus beau que l'Amour ce cher Fils
vient de naître.

Je conviens, Madame, de tout ce que vous me dites à l'avantage du Poëme intitulé, *l'Art de Prescher*, dont vous me mandez, qu'un de vos Amis vous a envoyé le Manuscrit ; mais je doute fort que ce Manuscrit soit assez correct, pour vous en avoir fait voir toutes les beautez. L'Autheur de ce Poëme qui est divisé en quatre Chants, ayant confié son Original à quelques Person-

nes qui l'ont fait tranſcrire ; tous les Curieux ont ſouhaité de l'avoir, & de Copie en Copie cet Ouvrage ſe trouve aujourd'huy ſi défiguré, que quelque beau qu'il puiſſe eſtre encor, on a de la peine à le reconnoiſtre. On y a mêlé quantité de choſes qui ne ſont point de l'Autheur. On en a retranché d'autres, & non ſeulement on l'a remply de méchantes rimes, mais il y a des Vers oubliez en divers endroits. Quelques-uns m'ont dit qu'on y avoït ajoûté un cinquiéme Chant, & d'autres

qu'on l'a imprimé en Province, avec un ſi grand nombre de fautes, que beaucoup de Vers ſont ou trop longs, ou trop courts. Cela eſt fâcheux pour un Ouvrage, digne d'eſtre lû de tout le monde, & qui joint l'utile avec l'agreable d'une maniere tres-ingénieuſe. Il eſt certain qu'on en peut tirer beaucoup de fruit, & qu'en ſuivant les leçons que l'on y trouve, les jeunes Prédicateurs ſe garantiront de pluſieurs défauts qui les empeſchent de preſcher utilement. Si le Manuſcrit que vous a-

vez lû à quelques endroits piquans, je vous avertis, Madame, que ce ſont traits ajoûtez, ainſi que la plûpart des faux noms qui donnent lieu à quelque application. Tous ceux qui ont veu l'Original, demeurent d'accord qu'il ne contient rien qui puiſſe offenſer perſonne. L'Autheur, qu'une infinité de Gens de qualité connoiſſent, eſt fort éloigné d'avoir voulu faire une Satyre. C'eſt un Homme d'un génie tres-élevé, (comme on le peut aiſément connoiſtre, par le tour facile qu'il donne à ſes Vers, &

par les nobles expreſſions dont il les ſoûtient,) mais dont la conduite répond à ce qu'il enſeigne, & qui eſt préſentement occupé hors de Paris, à ſe préparer au métier dont il donne des préceptes dans ſon Poëme. On ne doute point qu'il ne prenne ſoin de le faire voir correct au Public. L'Impreſſion qu'on luy en demande eſt tres-ſouhaitée, & on le croit d'autant plus obligé de la haſter, que les mauvaiſes Copies, imprimées & manuſcrites, qui ſont répanduës par tout de cet Ouvrage, le font pa-

roiſtre avec des défauts qu'il eſt incapable d'y avoir laiſſez.

L'abondance de la matiere qui m'oblige à ſéparer cette Lettre en deux Parties, ne me laiſſeroit pas finir la premiere, ſi je voulois vous parler de tout ce que les Particuliers & les Communautez de Paris ont fait. Celle des Muſiciens & des Symphoniſtes a chanté un *Te Deum* dans l'Egliſe des Auguſtins du grand Convent. Il eſtoit de la Compoſition de M^r^ Joſſelin. Maiſtre de Muſique des Jeſuites de la Ruë S. Jacques. On en a

chanté plusieurs autres de ce mesme Maistre en divers endroits. Le Sr Rabasche Syndic de la Communauté des Barbiers & Perruquiers, en fit chanter un le jour de Saint Loüis dans l'Eglise de Saint Germain l'Auxerrois, qu'on trouva tres-beau. Il y avoit un grand nombre de Voix & d'Instrumens.

Les Réjoüissances & les Prieres se sont continuées à Paris pendant tout le mois d'Aoust & de Septembre. L'Artifice a brillé en quelques Quartiers. Plusieurs Compagnies de Mariniers,

& d'autres Perſonnes ayant de l'employ ſur l'eau, fait éclater leurs Réjoüiſſances par les marques qu'ils ont données de leur force & de leur adreſſe; & l'on a veu dans la meſme apreſdînée tirer l'Oyſon en trois diférens endroits, par trois diférentes Compagnies, au ſon des Trompetes & de toutes ſortes d'Inſtrumens. Mais, Madame, cette premiere Partie de ma Lettre eſt déja trop longue. Je paſſe à la ſuite. Vous y trouverez les Réjoüiſſances des Provinces mêlées à ce qui me reſte d'autres Nouvelles.

TABLE DES MATIERES
contenuës dans ce Volume.

POur ne point allonger cette Table, en mettant trop souvent le mot de Réjoüissances, on se contentera d'employer seulement le nom des Villes, & des Communautez qui en ont fait.

Avant-propos, 1
Eloge du Roy prononcé à Troyes, 3
Madrigal sur le Chasteau de Versailles, 10
Inscription pour le mesme Chasteau, 11
Madrigal, 13
Premieres Observations sur la derniere Comete, 14
Mort de M. le Président de Champlatreux, 22
Mort de M. le Vicomte de Meaux, 24
Mort de M. l'Abbé de Montmoreau, 24
Mort de M. Beuré & de M. Blondel, 25
M. l'Evesque d'Alet est reçeu Grand-Maistre de l'Oratoire du Roy, 28
Abjuration de M. de Bardonnenche, 30
Mariage de M. le Marquis de Plainville, & de Mademoiselle de Tonné-

charante, 35
Avanture, 40
Sonnet de M. l'Abbé de la Chaise, 44
Hospitalieres de la Roquette, 46
Hospitalieres de la Place Royale, 49
Visitation de Sainte Marie, 50
General de l'Ordre de la Sainte Trinité, 51
Maison Royale de Sainte Croix de la Brétonnerie, 54
College de la Marche, 55
Religieuses de l'Annonciade du S. Esprit, 55
Festes Calantes, 57
Dialogue de la Nymphe de Versailles, & de la Nymphe de S. Cloud, 59
Académie Françoise, 67
Sonnet, 69
Autre Sonnet de M. Quinaut, 70
Idille de Madame des Houlieres, 71
Le Napolitain, 81
Alceste, 84
L'Université de Paris. Cet Article est remply de Remarques curieuses, & de Harangues. 87
Monseigneur le Dauphin chasse aux environs de Paris, & fait Collation à

TABLE.

S. Oüen chez M. de Boisfranc, 113
Régale donné dans le meſme Lieu à Leurs Alteſſes Royales par M. de Boisfranc, 114
Retour de la Santé de M. le Chancelier, 116
Meſſieurs les Secretaires du Roy font chanter une grande Meſſe aux Celeſtins pour la guériſon de ce Miniſtre, 118
Celeſtins, 118
Refléxions ſur la Liberté, 121
Converſion de M. du Hamel, 137
Converſion de M. de Villars, Seigneur de la Fay, 138
Deſcription de la Caleche preſentée au Roy par M. de Forbentius, 140
L'Amant, à ſa Raiſon trop ſevere, 145
Découverte tres-curieuſe faite en Provence, 163
Dialogue ſur la Naiſſance de Monſeigneur le Duc de Bourgogne, 177
Avantures, 191
Mort de M. Berthier, 198
Le Chat & le Coq, Fable, 202
Divertiſſemens de la Cour de Hanover, 205
Feſte celebrée par les ordres de Madame

de Souvray, 210
Hiſtoire, 214
Tout ce qui s'eſt paſſé à Conſtantinople ſur la Relation du mois d'Avril dernier, 223
Dijon, 287
Ode, & Sonnet, 302
L'Art de Preſcher, 313
Communautez des Muſiciens & Simphoniſtes, & autres, 318

SECONDE PARTIE.

Outre beaucoup de Nouvelles particulieres, & de Vers, elle contient les Réjoüiſſances faites en plus de trente Villes du Royaume, & autres Lieux; & les noms de ceux qui ont expliqué les Enigmes qui eſtoient dans le Mercure qui s'eſt vendu le premier Aouſt.

Avis pour placer les Figures.

LA Figure de l'Illumination, doit regarder la page 109.

L'Air qui commence par *Ah, quand on aime tendrement*, doit regarder la page 137.

Blatt 905

Blatt 906.

00.8